

Le Numéro { Un Franc
20 Cents

2^e ANNÉE

N^o 9. — Juin 1898

LA REVUE DES DEUX FRANCES

REVUE FRANCO-CANADIENNE



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

LE SALON DE 1898 :

| | | |
|--|---|-----|
| Albert-Lefevre. (membre du Jury), | <i>Les Canadiens au Salon</i> | 193 |
| Georges Lelarge | <i>Critique du Salon</i> | 199 |
| Achille Steens. | <i>L'Espagne au pilori</i> | 221 |
| E. Massicotte. | <i>Timidité (Rondel)</i> | 225 |
| Urbain Gohier | <i>La Réforme de l'Armée en France</i> | 226 |
| Avila Bourbonnière | <i>Chronique américaine</i> | 233 |
| Maurice de Wuissons | <i>Une page inédite de la vie de Sheridan</i> | 237 |
| Georges de Dubor | <i>Critique musicale</i> | 247 |
| Henry Claverie | <i>Idéal</i> | 249 |
| Jacques Bainville.. . . . | <i>Sur quel rythme?</i> | 257 |
| Georges Ohnet (<i>Fin</i>) | <i>Le chant du cygne (roman)</i> | 258 |
| Eémond Haraucourt. | <i>L'Alouette</i> | 282 |

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES — ÉCHOS DE PARIS

LA MODE PARISIENNE



BUREAUX :

| FRANCE | CANADA | ÉTATS-UNIS |
|-----------------------------|--------------------------------|-----------------------------------|
| 23, rue Racine, 23 PARIS | 30, rue St Jacques MONTREAL | 29, rue St-Jean, 29 QUÉBEC |
| | | 21, rue Gold, 21 LOWELL, MASS. |

Administration Française
PARIS — 23, RUE RACINE, 23 — PARIS
De 2 à 6 heures du soir tous les jours

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Secrétaire de la Rédaction : **Rodolphe BRUNET**

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

| | | | |
|----------------|--------------------------|-------------------|----------------------------|
| UN AN. | { 15 FRANCS 3 DOLLARS | SIX MOIS. | { 9 FRANCS 1 D. 80 CTS. |
|----------------|--------------------------|-------------------|----------------------------|

Les Abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec et de Lowell

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec, de Montréal et de Lowell ou avec les Agents dûment accrédités par eux.

En France, avec l'Administration de Paris.

LA MODE PARISIENNE

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

VOYAGES MARITIMES

ET

PRATIQUES

PARIS — 9, rue de Rome, 9 — PARIS

BILLETS

DE CHEMINS DE FER ET DE NAVIGATION
A PRIX RÉDUITS
en toutes Classes et par toutes Compagnies

EXCURSIONS

A FORFAIT
POUR TOUTE L'EUROPE

COLONISATION AU CANADA

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux Adresses suivantes :

MONTREAL : 30, rue Saint-Jacques.

QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE DE LA CROIX DE GENÈVE

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialités en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales
pharmacies de Québec et de Montréal

REMISE AUX DOCTEURS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
ANCIENNE ET MODERNE

Jacques LECHEVALIER
23, Rue Racine. — PARIS

MÉDECINE — BOTANIQUE — ZOOLOGIE — GÉOLOGIE

La Librairie publie une **Bibliographie des Sciences médicales** sous forme de catalogues par spécialités dont : *Psychiatrie, Neurologie, — Dermatologie-Syphilitigraphie*, ont paru, les autres sont en préparation.

En distribution : Catalogues de livres de Médecine-Botanique — Géologie — Zoologie, Anatomie comparée.

La Maison fait la commission pour tous les livres français
Envoi franco de nos catalogues, en priant d'indiquer la spécialité.

Les demandes sont expédiées par retour du courrier.

PAS DE CATALOGUE

ÉLECTRICITÉ MÉDICALE

Instruments de Chirurgie

GUDENDAG

17 — rue de l'Odéon — 17

PARIS

FOURNISSEUR DES MINISTÈRES DE LA GUERRE ET DES COLONIES, DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE, ETC.

Aux Étudiants

SÉRIEUSEMENT HONORÉE

PAR LA CLIENTÈLE DE MM. LES ÉTUDIANTS

La Maison P. VIDAL

INFORME QU'ELLE A TOUJOURS À LEUR DISPOSITION

UN

GRAND CHOIX D'ÉTOFFES

DERNIERS GENRES

Les soins qu'elle apporte à l'exécution des Commandes et la bonne coupe sont à la fois les meilleures garanties que l'on puisse offrir aux clients.

P. VIDAL

TAILLEUR

PARIS — 6, Rue Racine, 6 — PARIS

D. SIMAL S^{eur}

Fabricant d'Instruments de chirurgie

5, RUE MONGE

FOURNISSEUR DES MINISTÈRES DE LA GUERRE ET DE LA MARINE, DE L'UNION DES FEMMES DE FRANCE, DES HÔPITAUX CIVILS ET MILITAIRES, DES LABORATOIRES DU JARDIN DES PLANTES ET DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

Usine à vapeur, 21, rue de l'Estrapade.

TÉLÉPHONE N° 808.68

**Électricité médicale. —
Accumulateurs**

Envoi franco du Catalogue illustré.

30, rue Saint-Jacques, 30

D. W. & A. E. BRUNET

MONTREAL (CANADA)

Achat et Vente

DÉBENTURES

du Gouvernement; de Chemins de Fers, de Municipalités, etc.

Prêts aux Fabriques et aux Communautés Religieuses.

TÉLÉPHONE BELL : 2313

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :

" SPERNET " — MONTREAL

Hôtel Chatham

17 & 19, rue Daunou, 17 & 19.

PARIS

Rue de la Paix

Boulevard des Capucines

(Près l'Opéra)

M. H. HOLZSCHUCH, Propriétaire.

GRAND HOTEL DES BALCONS

3, rue Casimir-Delavigne, 3

(Près l'Opéra)

• **L. Format** •

PROPRIÉTAIRE

Excellentes chambres de 35 à 60 francs par mois; et au jour
de 2 à 4 francs.

SONNETTES ELECTRIQUES DANS TOUTES LES CHAMBRES

Hôtel de France et de Lorraine

RUE DE BEAUNE, N^{OS} 5 ET 7 --- PARIS

DUSSAUSSAY

PROPRIÉTAIRE

Chambres de 3 à 6 francs par jour
et de 35 à 60 fr. par mois

PENSION (tout compris) A PARTIR DE 8 FR. PAR JOUR

MAISON DE FAMILLE TRÈS RECOMMANDÉE
PAR LE CLERGÉ

ÉPICERIE CENTRALE

M^{me} V^{ve} BONNETAT

145, Boulevard St-Germain
PARIS

Maison Spéciale pour Articles fins
DESSERTS ET SPIRITUEUX
VINS FINS

MAISON ALBERT

7 & 9, CARREFOUR DE L'ODÉON, 7 & 9

PARIS

Haute Nouveauté

COMPLETS DEPUIS 27 FRANCS

COSTUMES SUR MESURE

PARDESSUS, JAQUETTES

ET

Vêtements de Cérémonie

A DES PRIX EXCEPTIONNELS

DE BON MARCHÉ

MAISON DE CONFIANCE

LA PLUS ANCIENNE DU QUARTIER DES ÉCOLES

AU

ROI DAGOBERT

8, Boulevard Saint-Michel, 8

FABRIQUE DE CHAUSSURES

PERFECTIONNÉES

COUSUES A LA MAIN

Élégance — Solidité

POUR HOMMES, DAMES & ENFANTS

Librairie Médicale, Scientifique & Littéraire

EM. LE FRANÇOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, A PARIS
(près la Faculté de Médecine et le Luxembourg)

Nous fournissons à Paris et expédions en France et à l'étranger, et principalement au Canada, tous les ouvrages qui nous sont demandés avec une forte remise sur les prix marqués des éditeurs.

Pour le Canada, conditions spéciales de bon marché et expédition *franco* par la poste et par retour du courrier. Envoi *gratis* des conditions de tarif et catalogues sur demande.

Livres d'occasion à prix réduits

GRAVURE SUR MÉTAUX

A. BUFFET

3, RUE DE CREBILLON

(PLACE DE L'ODÉON)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Spécialité pour MM. les Docteurs.
Cartes de visite. — Notes d'ordonnances
et honoraires gravées et imprimées.
Plaques de cuivre et de marbres de
toutes dimensions.

Timbres secs et caoutchouc.

Billets de mariage et de naissance.

Cachets et Blocs, et Timbrage.

RESTAURANT DE L'ABBAYE

L. MIGNOT, PROPRIÉTAIRE

6, RUE ST-BENOIT, 6

Repas à partir de { 1 fr. 50, 2 fr. et 3 fr.
et à la Carte

SALLES PARTICULIÈRES

Le Restaurant de l'Abbaye se recommande par la distinction
de sa clientèle

VINS DE 1^{er} CHOIX

MAISON FONDÉE EN 1620

Photographie des 4 Bébés

Maison J. LAUGA

15, rue de Sévres, 15

AU REZ-DE-CHAUSSÉE
PARIS

Agrandissements en tous genres
d'une perfection absolue

Portraits inaltérables au Platine, Charbon
Aquarelle, etc.

Cliché Conservé

L'AGE D'OR DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Lire dans le "XIX^e SIÈCLE EN FRANCE"

PAR PAUL A.-E. CHAUVET (Univ. de Paris)

LES PLUS BEAUX POÈMES

de Lamartine, Hugo & Musset

Aux bureaux de la Revue à Montréal, Québec et Paris

Librairie P. V. STOCK

8, 9, 10 et 11, Galerie du Théâtre Français - PARIS

SPECIALITÉ

de Brochures de Pièces, Opérettes et
MUSIQUES DE THÉÂTRES

La Maison **STOCK** expédie à bref délai
toutes les Commandes qui lui sont
faites.

Dépositaire central de notre Revue

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

V^{ve} ALBOUY

75 — Avenue d'Italie — 75

PARIS

TÉLÉPHONE 800-81

Labeurs - Journaux - Catalogues
Prospectus

TRAVAUX DE VILLE

TIRAGES EN COULEUR

sur presses en blanc perfectionnées

ET TOUS TRAVAUX

Nos prix très réduits défont toute
concurrence

LIVRAISONS RAPIDES

LE GAULOIS

Le plus grand

Journal du Matin

DIRECTEUR

Arthur MEYER

15 c.

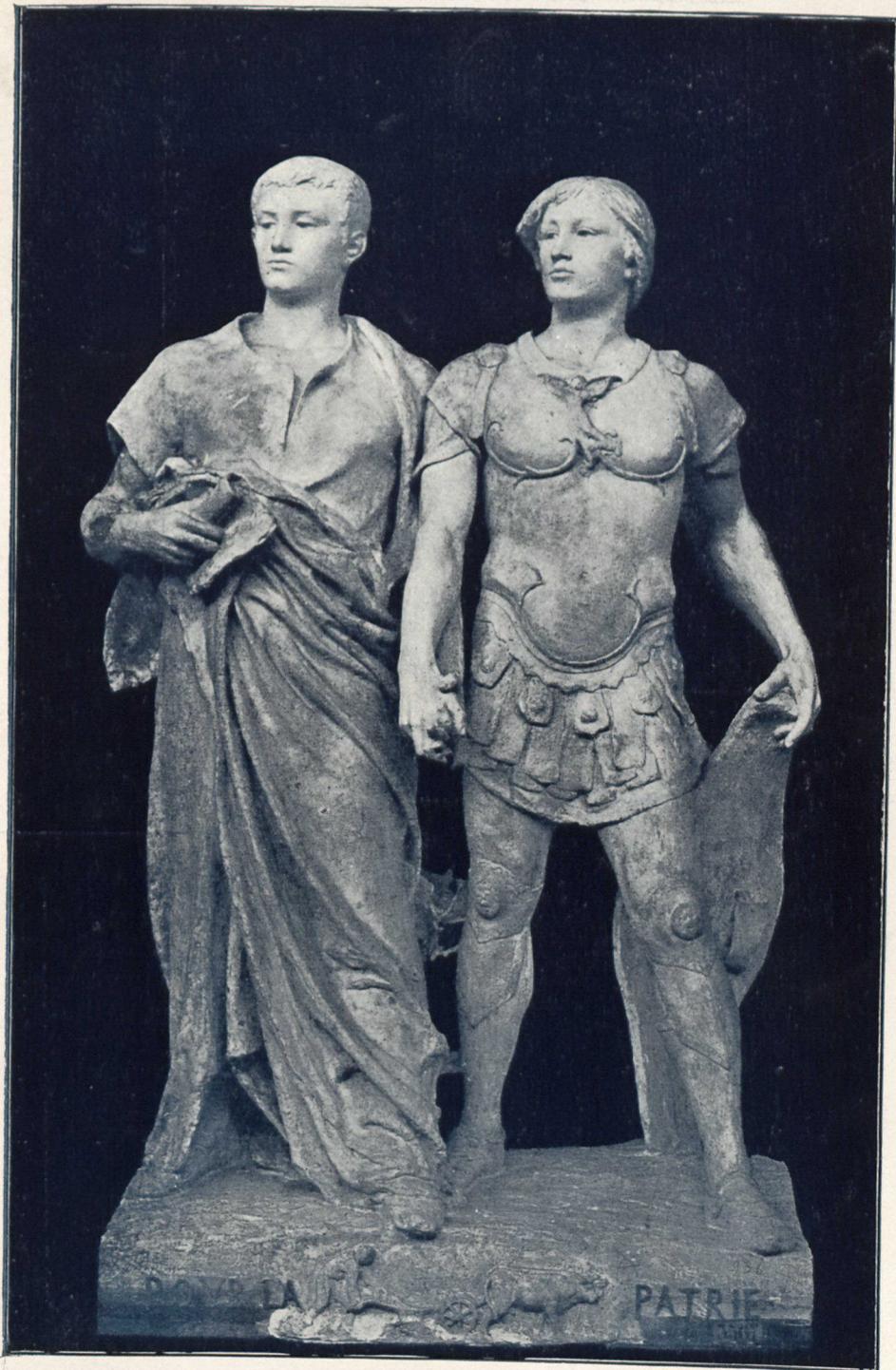
Dans toute la France

15 c.

CHAQUE SEMAINE

“Le Gaulois du Dimanche”

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ



ALBERT-LEFEUVRE. — *Pour la Patrie.*



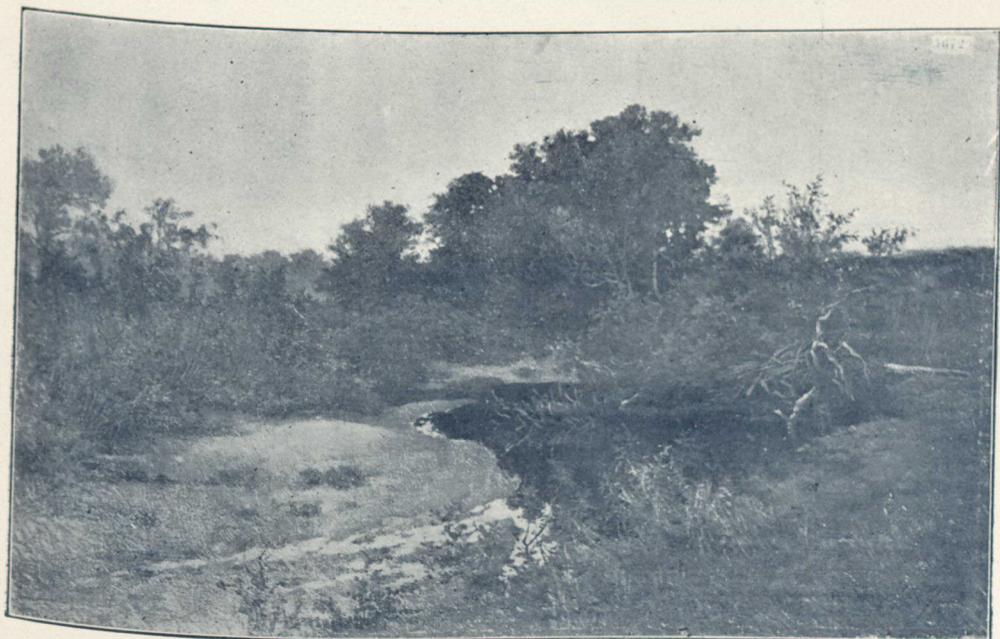
M^{me} MATTIE DUBÉ. — *Avant l'enterrement.*



THÉO DUBÉ. — *Miniatures.*



BLAIR-BRUCE. — *Le Fantôme* (Légende canadienne).



SUZOR COTÉ — *Solitude* (Paysage canadien).



SUZOR COTÉ. — *Paysanne canadienne* (Pastel).



SUZOR COTÉ. — *Paysan Canadien* (Pastel).

LE SALON DE 1898

La Fête du Printemps — Les Canadiens au Salon

C'est bien aux Artistes que doit être dévolue la tâche d'organiser la « Fête du Printemps ». Alors que les bourgeons poussent aux branches, que lilas et mugnets embaument et que de belles jeunes filles, hier encore enfants, surgissent tout à coup, étonnées d'être si jolies... les travailleurs des Arts nous convient à la joie réelle, saine et consolante de contempler leurs œuvres nouvelles.

C'est le Vernissage! Depuis un mois les Salons, les ateliers, les brasseries retentissent du bruit féérique de ces mots: « le Vernissage. » C'est en effet un spectacle admirable. Sous un dôme irisé, au milieu des feuillages verts et des fleurs, les marbres, les bronzes, les femmes en toilettes de toutes nuances, font du jardin une plaine enchantée aux ondes mouvantes, noyées de blancheurs mauves, bleues dans le rayonnement d'un soleil tamisé en poudre d'or.

On est environné par la bruyante gaieté des artistes qui s'apostrophent de spirituels bonjours, par la joie de tous ces visages féminins où brillent des yeux rieurs sous l'ombre des cheveux ébouriffés. On est étourdi et grisé, et ceux qui ce matin n'ont pas jeté un rapide coup d'œil sur les œuvres

exposées, devront se contenter aujourd'hui d'en admirer les modèles souvent reconnus dans la foule et parfois acclamés.

Cependant, parmi les œuvres de sculpture, on ne peut manquer d'apercevoir, magnifique et puissant, « le cardinal Lavigerie », de notre grand maître Falguière; cette belle statue est l'œuvre maîtresse du Salon. Puis nous voyons tout autour de nous une quantité d'études de nus envoyées par des jeunes gens qui concourent encore pour les médailles; mais l'on remarque peu de morceaux poussés très loin: les *arrivés* se contentent d'envoyer des œuvres décoratives de commande.

Nous constatons que beaucoup de noms, hier presque célèbres, manquent au Livret, ou bien sont représentés par un bibelot d'art industriel dont la patine ingénieuse fait l'ébahissement des bourgeois. Ces œuvres, un serrurier d'art les exécuterait mieux qu'un statuaire, dont le rêve est de rendre une pensée, un sentiment humain, en cherchant l'absolu dans l'exécution de la forme et qui, là seulement, peut donner les fruits des fortes et longues études qu'il a dû faire durant quinze et vingt années. Nous appelons l'attention de notre Directeur des Beaux-Arts, monsieur Roujon; sur ce fait et nous lui demandons: l'Etat n'a-t-il plus de beaux travaux à confier aux artistes qui ont brillamment fait leurs preuves?...

Après nous être arrêtés devant les beaux envois de MM. Paul Dubois, Mercié, Michel, Peynot, Théophile Barrau, Carlès, Gardet, Soulès, sans oublier les bronzes si intéressants du peintre et sculpteur Gérôme, édités par Siot-Decauville, nous arrivons au fond du Jardin où, haut placée, une banderolle indicatrice nous apprend que nous ne sommes plus sur le territoire de la « Société des Artistes Français ». Nous voici maintenant chez la Société dissidente qui forme un groupe à part. Mais pourquoi les dissidents appellent-ils leur groupement « Société Nationale » puisque les étrangers sont en majorité chez eux? Remarquons cependant que leurs œuvres sont bien françaises. Tous, en effet, sont élèves de nos maîtres modernes: de Manet, de Courbet, de Bastien-Lepage, de Puvis de Chavanne, etc. Un très beau

reflet de Carolus-Duran se trouve dans le portrait de femme de M. Sargent, le brillant élève de notre grand portraitiste, et Albert Besnard semble avoir un peu tourné la tête à plusieurs de ses cosociétaires.

Une singularité qui frappe dans la société dite « Nationale », c'est que chaque exposant exagère certainement sa manière pour se créer un genre.

Mais voici, peinte en pied, Sarah Bernhardt, notre grande tragédienne, dans son rôle de Lorenzaccio. La signature de ce tableau me rappelle que le directeur de la *Revue des Deux Frances* m'a demandé de lui donner un avis sincère sur les œuvres des artistes canadiens exposées au Salon de cette année. Je suis véritablement heureux de commencer par le portrait de notre divine Sarah, et je n'ai que des compliments à faire à M. Humphrey Johnston.

Dans le jardin, M. Saint-Gaudens expose une œuvre hors ligne ; sa statue représentant « Un Puritain » est d'un grand caractère : on y retrouve la main d'un maître d'origine et d'école françaises.

Si nous revenons dans la Section de peinture de la « Société des Artistes Français », la Société Mère, nous voyons beaucoup de bons portraits, des paysages admirables, des tableaux très étudiés, et tout cela peint, composé en toute indépendance et d'une exécution robuste. Combien d'œuvres maitresses signées des plus grands noms de la peinture moderne ! L'on ressent moins ici que dans la Société rivale les funestes effets de l'engouement de ces dernières années pour les ouvrages d'impression sommaire et purement décorative. Cependant nous constatons que plusieurs jeunes peintres qui paraissaient, à leurs débuts, croire à la divinité du grand Art, ayant sans doute été peu encouragés, ne produisent plus que de jolies impressions.

L'impression, contrairement à ce que l'on a pu dire, n'est pas une Ecole ; s'en tenir à l'impression, c'est rester incomplet, c'est avouer son impuissance. Manet n'avait pas d'autre prétention que de faire de son mieux ce qu'il aimait, et il préférerait se contenter d'une ébauche plutôt que d'abimer ce qu'il ne pouvait pousser plus loin. Mais le principal n'est pas,

ainsi que je l'ai entendu dire, de savoir s'arrêter à temps ; oh ! que non pas. Le principal est de savoir continuer son œuvre. L'artiste sincère et bien doué cherche l'absolu, quitte à avoir le sort du personnage que décrit Balzac dans l'une de ses œuvres.

La valeur d'une œuvre d'art dépend de la force de son exécution, et une pensée n'est bien rendue que dans une forme parfaite ; du reste la forme seule, sans sujet, est en elle-même une pensée, puisque l'Art est la recherche du beau. Mais la perfection de la beauté dans la forme plastique échappe à ceux qui n'y sont pas initiés par la pratique du dessin et par l'étude des grands maîtres. C'est ainsi que pour comprendre les beautés littéraires des grands auteurs, il faut avoir appris à lire les grandes œuvres et aussi avoir appris à écrire.

C'est pénétré de ces grandes vérités de l'Art que je parcourais les galeries de peinture, et je fus très ému de trouver dans le tableau de Mme Mattie Dubé *Avant l'enterrement*, une réponse à mes aspirations. Cette composition est d'un grand sentiment et d'une exécution sincère ; l'on sent que Mme Dubé était très impressionnée quand elle exécuta ce beau morceau de peinture. Le Jury ne fera certainement pas attendre à cette belle artiste une récompense supérieure à celle qu'il lui a déjà décernée. M. Théo Dubé fait adorablement la miniature. Le grand-père qui tient sur ses genoux ses deux petits enfants, son étude de nu et son personnage du xv^e siècle, indiquent que M. Dubé est un artiste délicat et d'une force réelle d'exécution.

M. Suzor Coté expose deux paysages bien peints dont l'exécution large dénote chez leur auteur un véritable tempérament d'artiste. Ses deux pastels : un paysan et une paysanne du Canada, sont très bien dessinés et d'un bon coloris. Nos ancêtres qui portèrent l'âme française sur les bords du Saint-Laurent y portèrent aussi des parcelles de la Mère-patrie ; M. Coté et ses œuvres nous en font souvenir.

M. Humphreys nous montre la Seine, devant la Chambre des Députés, par un effet de brouillard d'une très belle impression.

Mlle Burnett a fait un portrait au pastel très bien dessiné et d'un modèle charmant ; la poudre de couleur est devenue sous ses doigts une matière délicieuse à voir ; c'est un véritable chef-d'œuvre.

Dans le Pré est le titre que donne à l'une des trois toiles qu'elle expose, Mlle Elisabeth Nourse. Une paysanne allaite son enfant, c'est l'heure de midi, le soleil chauffe la terre et ruisselle éblouissant. Mlle Nourse est un peintre de grand tempérament.

Je trouve encore un paysagiste de bonne force en M. La Verne Butler, sa manière est très spéciale. Son tableau dans les tonalités grises que donne *La fin du Jour* nous montre en M. Butler l'artiste poète que la nature impressionne sainement.

Un autre sentiment nous est donné par M. Willam Blair-Bruce, un peintre de marine auquel ses longues contemplations de la Méditerranée ont permis d'observer la mer sous tous ses aspects. Le *Temps du Mistral* qu'il rend d'une façon si précise contient les qualités d'une étude sincère. Les flots, à l'horizon, sont de ce bleu indéfinissable de profondeur que connaissent bien les heureux habitants de la côte d'Azur. Les lames courtes, moutonnent en venant du large pour mourir en écume légère sur la grève. En somme très bon tableau.

Son *Fantôme*, d'après une légende canadienne, est de même admirable.

La peinture de M. James Morrice est un peu imprécise, son *Effet d'Automne* est cependant véçu et d'un bon cachet. Du reste, tous les artistes canadiens ont reproduit ici leurs œuvres.

Il est regrettable que les deux tableaux exposés par Mlle Mac-Ferland soient accrochés si haut ; cela leur fait perdre pour l'observateur leurs belles qualités. Néanmoins, on apprécie que le *Portrait de ma sœur* est bien dessiné ; je fais le même éloge pour l'autre œuvre *Préparatifs pour le dîner*.

Monsieur Willam Baird obtient par la finesse de son dessin de beaux effets d'éloignement dans un tout petit

cadre. Ses *Vaches en Bretagne* sont peintes avec un soin minutieux, très étudiées sur nature. Les grandes qualités du tableau nous montrent en M. Baird un artiste consciencieux et sensible.

Je n'ai véritablement que des éloges à faire de toutes ces œuvres et le tableau de M. Morris en est la preuve. C'est une belle peinture, hardie et d'une justesse de ton saisissante.

Pourquoi M. Raoul Barré, le dessinateur canadien au si beau tempérament, n'a-t-il pas exposé, lui aussi, quelques pastels, par exemple? — je regrette vraiment de n'avoir point vu son œuvre au *Salon de 1898*.

Je lui ferais volontiers quelques petites observations, mais je veux croire qu'il se réserve pour l'année prochaine, et nous l'attendons avec confiance.

Au moment où je regardais le buste qu'expose M. Evans, bon buste en plâtre qui prendra toutes ses qualités dans l'exécution du marbre, de joyeux éclats de voix s'élevèrent de la foule, sur le passage de la jolie danseuse Cléo de Mérode applaudie : l'art et la jeunesse rendaient ainsi hommage à la beauté. Mais l'heure de la fermeture sonnait et lentement le public s'écoulait par groupes, se montrant les célébrités multiples qui étaient venues contribuer à la fête des Arts et du Printemps.

Albert-Lefevre.

Membre du Jury.

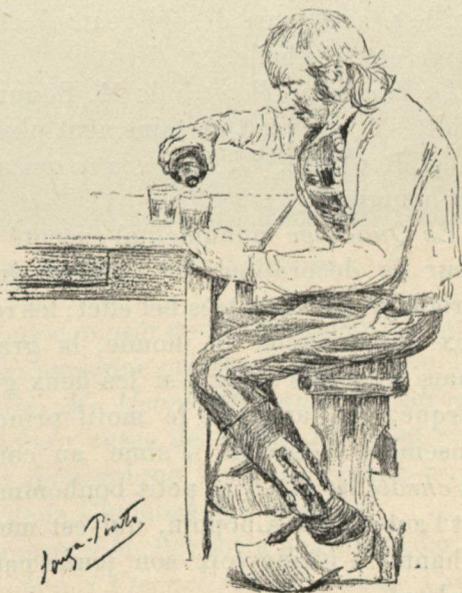
1^{er} mai 1898.

L'article de notre collaborateur, M. Gustave Geffroy, le critique d'art si apprécié, nous étant parvenu trop tard, nous sommes obligés de le remettre au prochain numéro de la Revue.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Société des Artistes Français

La critique des œuvres d'art est, peut-être, de toutes les critiques, celle qui offre le plus de difficultés, si l'on veut, en la faisant, se livrer à un examen sérieux et impartial. Dans chaque tableau, dans chaque statue ou dessin que l'on considère, l'artiste a fixé, à sa manière et suivant son inspiration, une idée. C'est cette idée, parfois une énigme, qu'il faut d'abord dégager de l'œuvre; après ce travail préliminaire, la forme et la couleur, les qualités et les défauts paraissent nettement et suivant que les uns ou les autres prédominent, on se trouve en présence d'un chef-d'œuvre, d'une médiocrité ou d'une nullité. Cette dernière catégorie n'existe évidemment pas au salon de la Société des Artistes français, car les œuvres, avant d'être admises vont passer sous les yeux d'un jury sévère.



SOUZA-PINTO. — *Au Cabaret.*

(Dessin de l'auteur.)

Partant de cette théorie que je viens d'émettre, sur la sélection, nous allons faire, si vous le voulez bien, une promenade à travers le jardin charmant de la sculpture, en notant de-ci de-là et distribuant à chacun ce qui lui revient.

Tout d'abord il me semble que la ville de Paris a dépensé beaucoup d'argent, cette année, pour acheter des œuvres d'une banalité désespérante, et que la commission d'achat est revenue largement sur l'opinion qu'elle manifestait contre le nu. Cependant, avant de commander à M. Moncel son groupe *Vers l'Amour*, elle aurait été je pense, bien inspiré en conseillant à l'artiste d'en détacher la figure de jeune fille, qui eut fait, isolée, en très bon petit bronze commercial. M. Léopold Steiner, également favorisé d'un achat, n'a pas su rendre la scène des deux vieux assis côte à côte, et qu'il intitule *Le déclin*, avec tout l'intérêt que le sujet philosophique choisi lui avait inspiré; c'est lourd et sans vie.

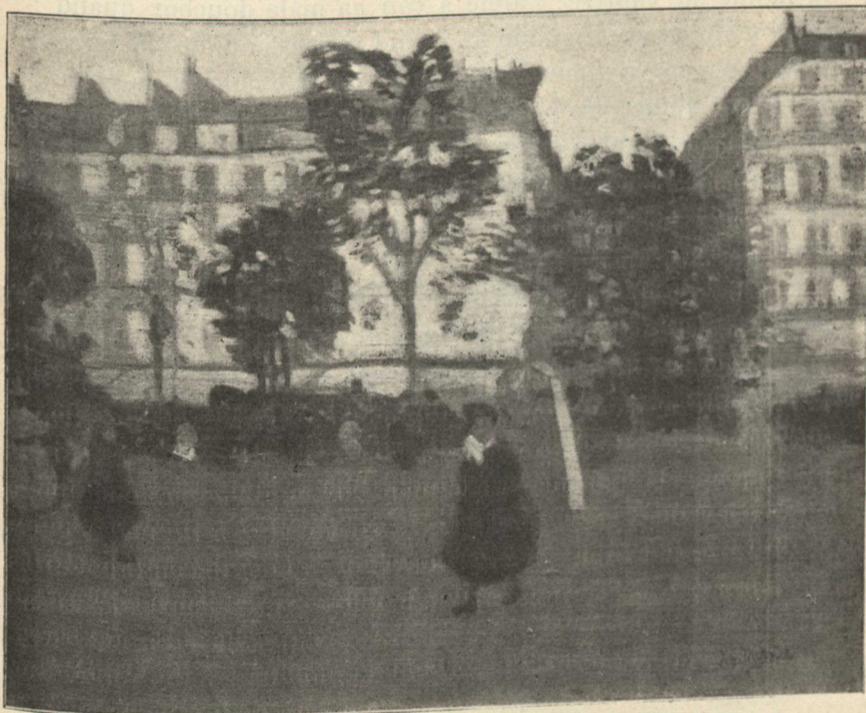
La statue du *P. Pierre Olivaint de la Compagnie de Jésus* fait penser au Dante d'Aubé, et que M. Louis Noël n'aille pas trouver désobligeante cette remarque, car son œuvre est très belle.

La première Parure de M. Béguine ne manque pas de qualités et me plaît certainement plus que la grosse femme de M. Roufosse, *La Bourgogne* qui a bien l'air d'être tout à fait heureuse.

Le Quadrigé monumental exécuté par M. Mac-Monnies, pour la décoration de l'entrée du *Prospect Park* de Brooklyn, est d'un très bel effet; les renommées trompettent, aux quatre coins du monde, la grandeur de l'Amérique; mais je serais surpris si les deux groupes de chevaux de cirque, qui flanquent le motif principal, aidaient au bon ensemble décoratif. J'aime au contraire, sans réserves, *L'enrôlé de 1792*; ce petit bonhomme s'enlève à fière allure et l'auteur, M. Choppin, qui est muet lui-même, a su faire chanter à pleine voix son jeune patriote sympathique dès l'abord.

M. Mathurin Moreau a exécuté une bonne statue du *Président Carnot*, dans l'imposante dignité est heureusement

rendue. *L'inondation*, de M. Mathet, veut être impressionnante; le résultat n'est pas suffisamment obtenu parce que la nature, dans ce groupe, n'est bien copiée que dans son petit côté; l'ampleur fait défaut. Néanmoins, M. Mathet est l'un des quelques sculpteurs de profession qui habitent Paris et auxquels M. Rambaud, ministre des Beaux-Arts, aurait



JAMES MORRICE. — *Effet d'Automne.*

pu commander son buste, plutôt que d'en confier l'exécution à Mlle Malvina Brach, ancienne prêtresse du culte de Terpsichore. Mieux inspiré, M. Henri Brisson s'est adressé à M. Bernstamm, sculpteur russe de talent, qui a su rendre tout ce que contient d'énergique bonté la grande physionomie du Président de la Chambre des Députés.

Je me demande pourquoi M. Peynot a augmenté les proportions de son groupe *l'Eternelle lutte*; nous l'avions admiré précédemment sous un autre titre et avant que l'artiste ait remplacé, par une vilaine chimère, l'oiseau pour

lequel les deux hommes se battaient. Mais qu'elle science du nu et comme M. Peynot sait admirablement construire.

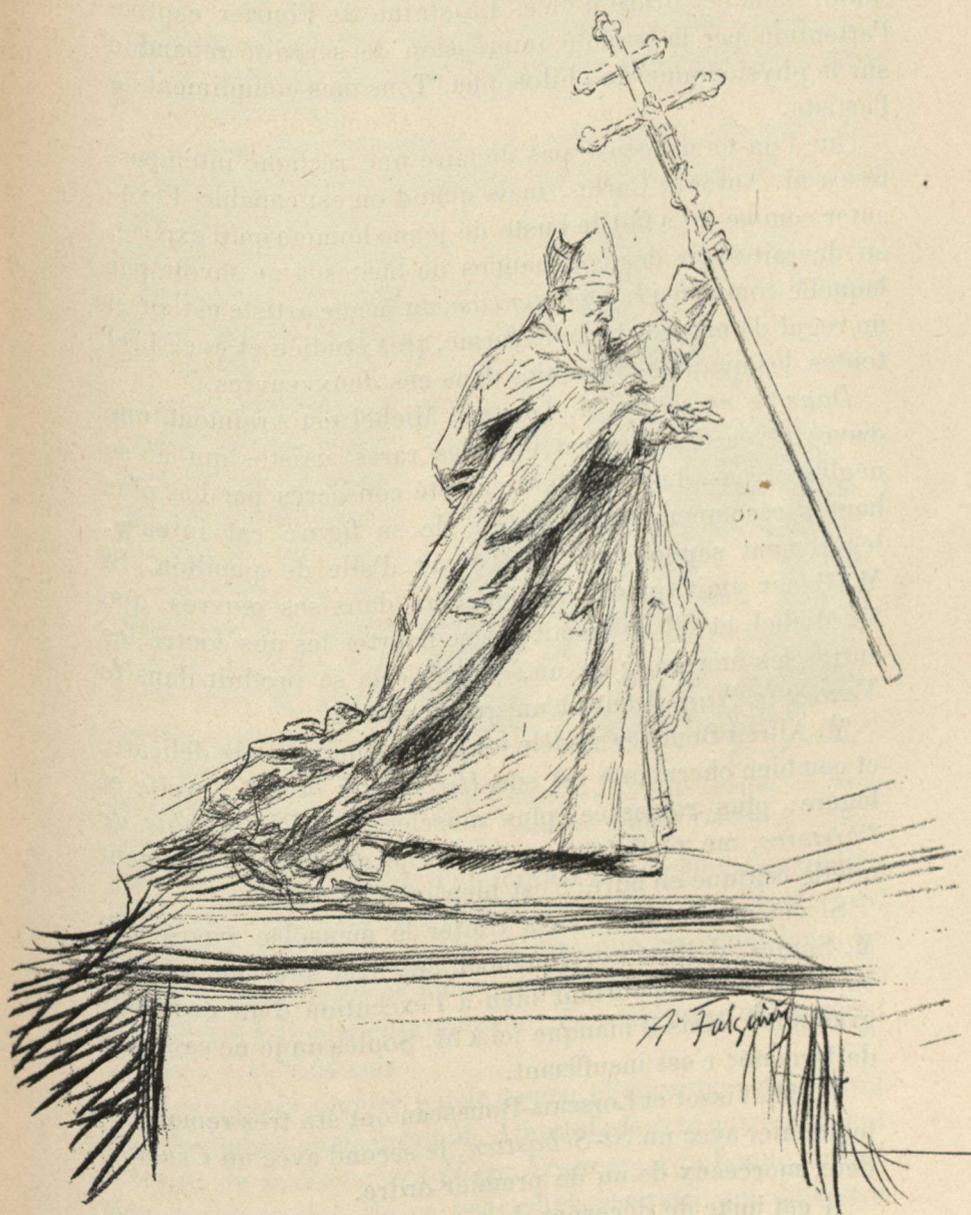
Que l'élève de l'école contemple à loisir le *Cardinal Lavignerie*, par Falguière. Il apprendra comment on joue avec l'atmosphère ambiante pour colorer une grande chose. Quel art magistral, que celui de ce maître ! La grande allure du moine me captive ; j'aime à voir sa male douceur quand de la main droite étendue il prend possession de la terre d'Afrique pour y semer la bonne parole. Le coloris de cette œuvre est d'une rare intensité, et la lumière se joue à plaisir dans les plis amples et légers du grand manteau du prélat. J'ai hâte de voir la statue magistrale que l'homme de génie, qu'est Falguière, tirera du marbre d'après un semblable modèle, déjà si parfait.

Samuel Champlain (le Saintongeais) qui surmontera le monument que la ville de Québec fait élever en l'honneur de son fondateur ne m'édifie pas grand chose de bon ; je ne peux pas m'imaginer le navigateur sous les traits de ce gros *mousquetaire triste* que nous présente M. Paul Chevré ; pour faire les têtes, que l'auteur consulte le maître Paul Dubois ; il verra comment on traite le portrait *du comte de Franqueville* ou du *docteur Lannelongue*. Voilà de la sculpture de génie, et c'est pourtant plus petit de dimensions que le Champlain susnommé.

Le chercheur d'or de M. Emile Laporte ne diffère pas comme pose du Cincinnatus ; c'est un concours d'école avec quelques bons passages.

Le Baron des Rotours dont le monument commémoratif est dû à M. Houssin, est bien l'homme aimable que ses amis appréciaient, mais que l'auteur prenne soin, quand il voudra mettre en place des paysannes, de ne pas faire poser des gentilles fruitières de la Ville ; l'ensemble, en somme manque de tournure.

Tendresses maternelles de M. Ch. Jacquot est moins bien qu'une œuvre précédente du même artiste, l'*Angélus* ; c'est encore un souvenir du martyr de Falguière, en ajoutant un petit enfant dans la composition. Je me garde d'omettre le *Monument de Charles Fourier*, par M. Emile Derré ;



A. FALGUIÈRE. — *Le Cardinal Lavignerie.*

(Dessin de l'auteur.)

l'ensemble est bien et c'est, sans conteste, le meilleur du salon, dans cet ordre d'idée. La statue de Fourier captive l'attention par la grande impression de sérénité répandue sur la physionomie du philosophe. Tous mes compliments à l'artiste.

Que l'on ne m'accuse pas de faire une réclame intempestive à M. Antonin Carlès, mais quand on est capable d'exécuter comme il l'a fait le buste de jeune homme qu'il expose, on devrait avoir des commandes de bustes à ne savoir par laquelle commencer. *La baigneuse* du même artiste est aussi un régal d'amateur de belle forme, très étudiée et fine; bref toutes les qualités désirables dans ces deux œuvres.

Dans le rêve, par M. Gustave Michel est vraiment une œuvre rêvée; l'auteur est l'un des rares artistes qui ne se négligent pas, bien qu'ils aient été consacrés par les plus hautes récompenses; La poésie de sa figure est intense, légèrement saupoudrée d'un duvet d'aile de papillon. Si M. Bénét était aussi consciencieux dans ses œuvres, que M. Michel, et s'il ne faisait pas se heurter les uns contre les autres les morceaux de nu, comme cela se produit dans *le Vent et la Nue*, il aurait un grand succès.

M. Alfred Boucher modèle toujours d'une manière délicate, et combien charmante est son *Hirondelle blessée*, svelte et légère; plus ramassée, plus musclée, *La Philosophie de l'histoire*, me plaît tout autant et je ne saurais vraiment quelle critique en faire; c'est bien près de l'absolu.

Si cet artiste avait eu à traiter le mausolée exposé par M. Soulès, il l'eût certainement fait avec plus de soin; le sujet se prêtait pourtant bien à l'exécution d'un ensemble grandiose. Mais il manque ici à M. Soulès un je ne sais quoi de fermeté; c'est insuffisant.

M. M. Tissot et Loiseau-Rousseau ont été très remarqués le premier avec un *St-Sébastien*, le second avec un *Crucifié*, deux morceaux de nu de premier ordre.

Il est juste de décerner de très grand éloges à M. Pech; le bébé qui confie à sa jeune maman un *grand secret* est tout à fait joli; sans quelques très petits défauts, que l'artiste connaît bien lui-même, ce groupe serait un véritable petit

chef-d'œuvre. Très belle composition aussi *la Némésis* de M. Pallez, la physionomie de la déesse est d'un grand caractère et l'homme qui roule à ses pieds est un morceau de nu de première force.

La médaille d'honneur a été, cette année, décernée à un sculpteur animalier M. Gardet. Cet artiste ne peut pas nous faire oublier Auguste Cain, mais il arrivera certainement à la même renommée que son maître.

Sans discuter la grande valeur du *Monument de Francis Garnier* par M. Denys Puech, je me dois à moi-même de déclarer que je ne comprends pas cette manière dont M. Dalou fut l'inventeur. On se contente de faire le buste de l'homme que l'on veut honorer,

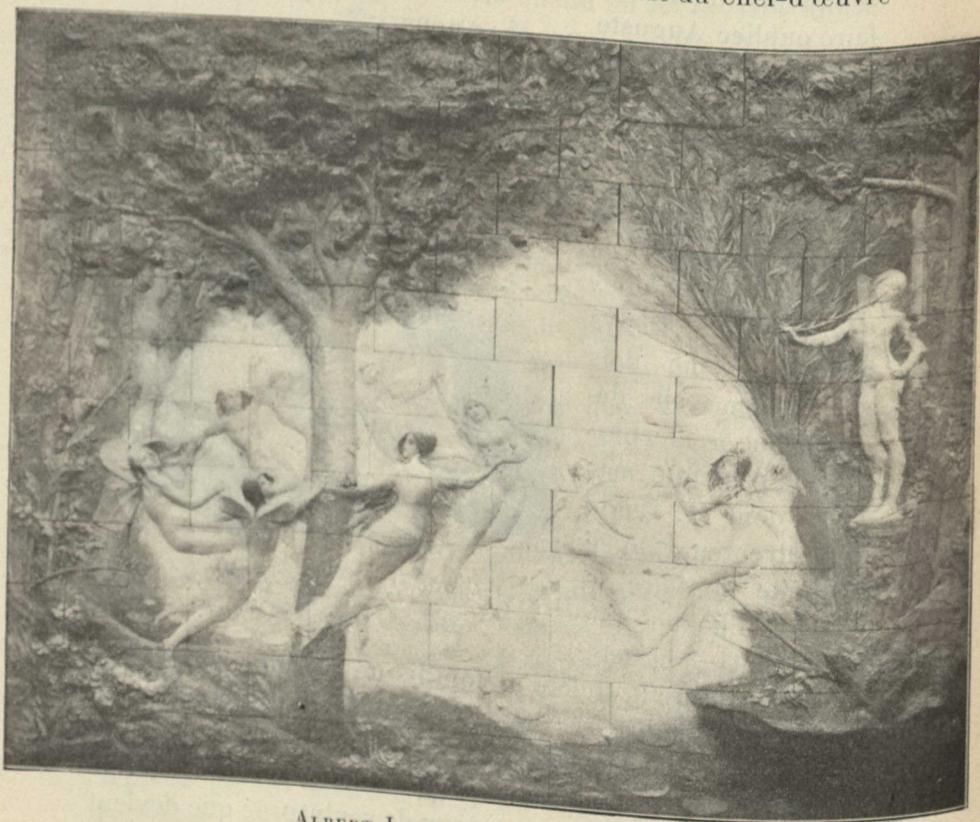


DENYS PUECH. — Groupe destiné au monument de Francis Garnier.

puis on entoure la stèle d'un fouillis de personnages allégoriques qui détournent l'attention du sujet principal; c'est du rébus, et l'on en est réduit à dire que les ornements, les attributs et les femmes nues qui personnifient l'Annam ou le Tonkin sont d'excellents morceaux de sculpture; que devient Garnier dans tout cela?

Le sculpteur inspiré par le genre allégorique, procédera franchement comme le fait M. Albert-Lefevre notre éminent critique de la *Revue des Deux Frances*; à la bonne heure! *Les sylphes* ailés, de ce bas-relief décoratif qui doit être exécuté en grès Muller, tourbillonnent dans une chaude atmosphère de soleil, parmi les arbres d'une clairière, au-dessus d'un étang d'où la buée s'élève; ils entraînent dans leur ronde légère une jeune fille endormie dont le rêve

serait d'être sylphe elle-même. Ce tableau sculpté, de facture impeccable, provoque une douce émotion poétique dont les œuvres précédentes de M. Albert-Lefevre ne sont pas exemptes; témoin *La Muse des bois* que l'artiste rappelle dans un coin de ce panneau et qui fut si fort appréciée il y a quelques années; qui ne se souvient aussi du chef-d'œuvre



ALBERT-LEFEUVRE. — *Les Sylphes.*

(Bas-relief décoratif.)

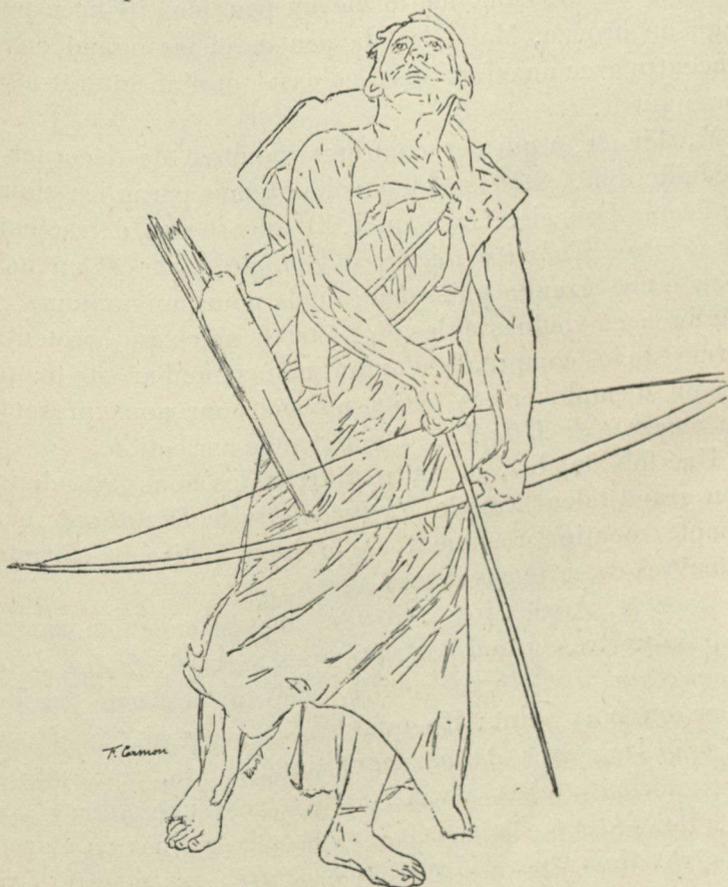
l'adolescence? Le sentiment n'exclut pas la force d'expression, chez M. Lefevre, deux qualités, maîtresses que l'on trouve réunies dans ses nombreuses paysanneries, genre dont il fut l'initiateur; dans le beau groupe *Pour la Patrie*, dont Gambetta aurait voulu faire le sceau de l'Etat; dans ses monuments du *Général Margueritte*, de l'Armand Carrel de Rouen, etc. etc.

Je regrette que la place me soit ici mesurée; mais, d'autre part, les œuvres de M. Albert Lefevre ont été, en leur temps, élogieusement analysées, et je sortirais de mon rôle de critique du salon en les reprenant ainsi une à une.

Les peintres attendent ma visite et, de ce pas, je me dirige vers leurs tableaux.

La peinture.

A tout Seigneur, tout honneur, et le Seigneur ici n'est autre que M. Cormon. L'une des plus grandes salles de la galerie de peinture est entièrement consacrée à l'exposition



FERNAND CORMON. — *Croquis d'un homme primitif.*
(Décoration d'une salle du Museum.)

de son œuvre grandiose destinée à la décoration d'une salle du Muséum de Paris et comprenant un grand plafond et dix panneaux décoratifs. L'artiste a conçu l'évolution des races humaines sur la terre, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, en passant par la *période glaciaire*, *l'âge de la pierre polie*, *l'âge de fer*, etc. Tout est parfait dans le dessin, dont certains détails plus finis n'auraient cependant pas gêné la composition, dans la couleur, d'une teinte foncée qui sied bien, dans les paysages, d'une force extraordinaire. Si je me permettais une très légère observation, ce serait de trouver que les personnages du tableau des agriculteurs sont de forme un peu bien policée pour l'âge de bronze. Mais c'est là peu de chose quand on se rencontre avec un effort aussi colossal et d'un intérêt aussi empoignant.

M. Henner, à qui ses confrères viennent de décerner la médaille d'or, est classé depuis longtemps parmi les gloires de l'école française, bien qu'il ait encore ses détracteurs. *Le Lévitte d'Ephraïm devant sa femme morte* est un morceau d'une grande puissance; mais pourquoi toujours ces négligences voulues et les petits traits noirs qui arrêtent la forme? Je les comprends d'autant moins que l'artiste n'a pas besoin d'employer ces petits moyens pour nous présenter un *portrait de Mlle L...* d'une grande perfection.

Une fois de plus, le maître Harpignies nous fait admirer son grand talent avec la *Matinée dans le Dauphiné*; cette simple mention résume tout le bien à dire et à penser d'œuvres de cette envergure.

Chez M. Aimé Morot, il y a une science énorme; il expose un très grand portrait équestre de M. le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, chevauchant sur un destrier en bois peint; les qualités du portrait du *Prince d'Aremberg* sont de beaucoup supérieures, sous un plus petit format: c'est vivant. Pour être d'une autre école, M. Paul-Albert Laurens n'en est pas moins au plan du maître. Mais voici l'*Arrestation de Broussel* par M. Jean-Paul Laurens qui n'a pas de défaillances; ses grandes qualités décoratives de force et de caractère restent les mêmes,

quelle que soit la composition qu'il invente. Il semble que nous entrions dans la série du très bien, car je note d'abord le portrait de *M. le comte O. de Kerchove de Deutergthem* par M. Jules-Joseph Lefebvre; très exécuté, le modelé en est



JEAN-PAUL LAURENS. — *L'Arrestation de Broussel.*

(Croquis de l'auteur.)

poussé très loin et fait comme de la sculpture; on songe en le voyant au portrait de Bertin par Ingres.

L'immense toile composée par M. Danger, à la gloire des *Grands Artisans de l'arbitrage et de la paix* est mieux réussie que bien des commandes du même genre faites déjà par l'Etat ou la Ville de Paris. L'ensemble est d'une belle tournure, et les nombreux personnages sont tous intéressants dans cette composition bien arrangée.

M. Suzor Coté, un Canadien, expose deux fort jolis pay-

sages, vigoureusement peints; on sent chez cet artiste un contemplateur de la nature.

Intimité: ce sont trois jeunes femmes qui se tiennent gentiment compagnie; elles sont toutes trois charmantes, quoique Mme Vallet les ait vues dans le gris discret et fin.

Et ils ne lisaient plus, les deux adolescents de M. Elecherry; assis sur un banc de pierre au fond du Parc, maintenant ils s'embrassent, ne les dérangeons pas.

M. Jules Breton sera toujours poète; le nommer, c'est employer le synonyme de perfection; que pourrais-je dire de plus devant *la Glaneuse* ou *la Rue de Village*. Autre grand nom; M. Benjamin Constant. Ses portraits ont une renommée universelle et celui de M. Hanotaux (de l'Académie française) ministre des affaires étrangères me laisse rêveur; car je me demande comment on peut en arriver à une telle habileté et à une pareille science de la couleur.

Il y a assez de bien à dire du *portrait de Mlle O. P.* par M. François Flameng pour qu'on reproche à l'artiste d'avoir dessiné une main gauche, qui chez une personne aussi jolie que le modèle, doit être parfaite; heureusement ce n'est pas difficile à reprendre dans un tableau, surtout pour M. Flameng; il dessine en effet aussi bien que M. Foubert dont le tableau *Dans les joncs* ressemble beaucoup à celui du Luxembourg signé Collin. Sa figure de femme couchée sur l'herbe est plus vigoureuse que celle du maître, et après examen j'hésite à dire ma préférence. Si je cherchais à faire des comparaisons, je dirais que M. Demont possède tout le talent poétique de son beau-père. *L'Hymne au Soleil* est une pure merveille de composition, d'une exécution chaude, vraie, tout autant que le tableau plein de tristesse *Les Epaves* ou le vent et la pluie font rage sur le bord de la mer.

Mme Demont-Breton est toujours la grande artiste que nous connaissons. Il doit être bien difficile de remplir une grande toile, comme elle l'a fait, avec un seul personnage; et quelle intensité, quelle vérité de couleur. On ne peut aussi que s'extasier sur le portrait de sa fillette qu'elle a

campée dans les vagues glauques de la mer. Mme Demont-Breton est une des gloires de l'école française.

Le maître Rochegrosse m'intéresse moins cette année avec sa grande composition « *Le chant des muses éveille l'âme humaine* ». Les vilains personnages qui entourent l'âme gracieuse détruisent la poésie du tableau. Je préfère la conception de M. Siniliardi ; « *L'industrie* » dénote un tempérament de chercheur.



SUZOR COTÉ. — *Entrée de bois.*

(Paysage canadien.)

De grands noms viennent encore sous ma plume : M. Léon Bonnat, avec ses remarquables portraits du *Général Davout* et de M^{me} *Rose Caron* ; M. Roybet, qui groupe ses personnages autour de « *L'Astronome* » et les drapé dans une couleur merveilleuse ; M^{me} Juana Romani qui charme plus, avec les mêmes procédés qu'emploie son maître.

J'ai peu parlé des paysagistes et je me dois à moi-même d'admirer les tableaux de M. Tanzi qui sera cité à l'égal des Français et des Harpignies. Les nouveaux de son école, MM. Biva et His, réussissent bien dans les mêmes tons, mais avec moins de profondeur. La note d'*Automne*, donnée par M. Schaap, avec des feuillages d'or, est si juste qu'elle mérite une mention spéciale.

Je voudrais arrêter M. Gabriel Ferrier sur la pente du joli à outrance : il est si facile de tomber dans le mauvais goût. J'aime, assurément, la couleur gaie, mais je lui préfère la note sombre quand elle est traitée par une grande artiste comme Mme Mattei Dubé dont les personnages attristés et en deuil produisent une poignante impression.

La foule s'amasse devant un grand tableau où les cuirassiers et les hussards, les dragons et les artilleurs s'alignent en haies pressées pour que le tzar Nicolas, la tsarine et M. Félix Faure admirent la belle tenue de nos forces guerrières. Nous sommes à Châlons. Qui ne se souvient de l'atroce journée de pluie qui vint contrarier cette fête patriotique ? M. Edouard Detaille, dans ce magnifique tableau, a choisi le moment où le soleil, perçant pour un moment les nuages amoncelés au ciel, ajoutait ses rayons dorés au spectacle grandiose qui a si vivement impressionné les spectateurs de cette revue mémorable.

M. Blair-Bruce, autre artiste canadien, doit être un fervent de la mer, si j'en juge par le *Coup de Mistral* qu'il a saisi en maître à la pointe de ses pinceaux.

Toute une école de critique s'est gaussée pendant ces dernières années, de M. Bougnereau. Calme et dédaigneux, le grand maître a laissé dire, continuant de produire des chefs-d'œuvre ; et combien il avait raison, puisqu'il nous permet d'éprouver une joie douce devant l'*Assaut* des

amours qui se pressent en foule autour d'une jeune fille apeurée.

M. Félix Aubert a voulu se singulariser par une conception de la cène toute différente de ce qui est connu; le Christ n'est plus à table, et je n'y vois pas d'inconvénient puisque le tableau est d'un très grand effet, avec une couleur cependant un peu banale. Je préfère la manière de jouer avec la palette telle que la pratique M. Chartran; *Siegfried* chantant la chanson de l'épée est tout à fait bien, quoique la variété qu'on aime dans les portraits du maître ne domine pas dans cette toile.

Je ne voudrais pas terminer cette longue promenade sur un sujet qui manque de gaieté; je me hâterai donc de citer, parce qu'on ne peut point l'omettre, le tableau *Enterrée vive* de Mme Consuelo Fould. La dame de D... qui n'était qu'en léthargie, soulève la pierre de son tombeau: L'élève a bien profité des leçons de son maître M. Commerre, et ceci dit je m'arrête, comme je l'ai déjà fait près d'un autre paysage, au bord d'un étang de M. Biva, afin de contempler à loisir *Les harmonies de la nature inspirant le compositeur*. Ce tableau est plus éteint que les autres œuvres similaires de M. Raphaël Collin, les tons en sont plombés et lourds, et je voudrais que les silhouettes des figures fussent plus échanrées.

Je pensais bien en avoir terminé avec les artistes français



EMILE SOLDI. — *La Rosée*.

(Marbre peint; bas-relief.)

quand mes regards sont tombés sur le tableau de M. Lionel Royer, *Louis XI au Mans*. Pour le dernier que je cite, j'estime que j'ai fait un heureux choix ; il démontre surabondamment que point n'est besoin de faire monumental pour faire grand. La lumière, dans cet intérieur d'église donne de la majesté à cette cérémonie religieuse présidée par le Roi, et j'emporte ainsi avec moi cette conviction que l'Art en France est loin de la décadence.



Les dessins, les aquarelles, les miniatures sont relégués, dans de grandes salles latérales où l'on pénètre peu, et cependant on y trouve avec plaisir les belles aquarelles de M. Allongé, les pastels de MM. Axillette ou Carrier-Belleuse, de Mme Beaury-Saurel, les gouaches de M. Biva, de très fines miniatures par les grands artistes en ce genre, telle que Mlle Rideau Paulet, Mme Debillemont-Chardon, Mlle Girardier, Mme Maglin-Rochette ; en somme, toute une série d'œuvres de grande valeur que, fort heureusement, des expositions spéciales nous permettent de détailler dans le courant de chaque année.

Entre tant de bonnes choses, je dois cependant citer les trois miniatures de M. Théo Dubé qui réussit aussi bien le portrait que le nu.

M. Dubé, est Canadien, il nous prouve que dans l'autre France on s'exerce également bien dans tous les arts.

Société nationale des Beaux-Arts

Lorsqu'il fallait parcourir la distance qui séparait les Champs-Élysées du Champ de Mars, et distribuer ses loisirs entre les deux Salons, le public très amateur d'art éprouvait de sérieuses difficultés pour se faire une opinion sur la production générale d'une année.

J'ai été l'un des premiers, à me réjouir de l'occasion unique



LOUIS OURY. — *Droit au but.* (Sujet plâtre.)

(Dessin de l'auteur.)

qui mettait côte à côte les Sociétés rivales, mais non ennemies, La barrière fictive est aisément franchie et je prierai le lecteur de vouloir bien encore me suivre de l'autre côté pour continuer notre rapide examen.

Sculpture.

Les sculpteurs dissidents sont en petit nombre, mais ils portent, pour la plupart, des noms qui font autorité dans l'art.



SAINT-GAUDENS. — *Le Puritain*.
(Statue érigée à Springfield, Mass. Etats-Unis.)

M. Saint-Gaudens a vu de près les Puritains; si les adeptes de cette secte rigide ne portent plus le costume curieux de l'ancien temps que nous présente l'artiste, ils ont pieusement gardé les sévères traditions d'autrefois. *Le Puritain*, de physionomie hautaine, coiffé d'un chapeau

pointu, [portant une énorme Bible, n'a de plaisant que sa puissante allure due au talent de l'auteur. Pour lui faire pendant, M. Escoula évoque la grande douleur de *Céphale* au moment où sa chère *Procris* tombe morte sous le coup de son javelot maladroit; c'est de la forme savante et vigoureusement traitée.

Il faut être tant soit peu initié à l'art de la sculpture pour se rendre compte de la difficulté vaincue par M. de Saint-Marceaux dans le groupe *Nos destinées*. Les trois jeunes femmes qui filent, éperdues, emportées par le vent avec les nuages, se découpent dans l'air en contours sveltes et gracieux; l'artiste a mis dans cette œuvre tout ce qu'il possède de finesse aristocratique.

Si M. Fagel n'était pas un sculpteur de grand talent, je ne lui chercherais pas chicane sur les dimensions un peu mesquines de son monument à Louis Veillot. Le petit buste placé sur un petit fût de colonne manque d'ampleur, mais l'ensemble est relevé par le joli sentiment de la statue de la foi. Un autre monument funèbre de M. Marquet de Vasselot, à la mémoire de M. Aubans-Moët, traité en bas-relief, a toutes les qualités d'un paysage brossé par un grand peintre.

M. Rodin peut attribuer à son exposition particulière une grande partie de l'affluence des visiteurs qui se sont portés vers le salon de 1898.

On a tant parlé du Balzac que chacun a voulu se rendre



LOUIS CLUSADE. — *Guitariste.*

compte par lui-même de ce qu'est la chose, que les uns ont prise pour un bonhomme de neige, tel qu'en font les enfants, et que les autres ont déclaré être une œuvre de génie.

Pour moi, je pense que M. Rodin possède avant tout le génie de l'exagération à outrance. Il dédaigne l'exécution pour s'en tenir à la représentation de l'idée pure ; après cela, tant pis pour ceux qui ne comprendront pas dans quel esprit il a conçu son œuvre.

La peinture.

Donnez à deux littérateurs le même sujet, en les laissant libres de le traiter chacun à sa fantaisie; et vous direz, en lisant les deux compositions : je préfère celle-ci ; celle-là me plait moins à cause de son style peu claire ou de ses descriptions moins colorées. L'un sera monotone de parti pris ; l'autre sera lumineux tout naturellement et sans effort.

Les choses se passent en peinture comme en littérature et, de tous temps, il n'y a pas eu besoin de regarder la signature pour mettre un nom sur chaque œuvre ou pour l'attribuer quelquefois au maître dont l'auteur procède.

Mais originalité n'a jamais été synonyme de grotesque ni d'excentricité, et si la grosse caisse m'amuse un instant à la parade de la Foire, je ne suis pas le seul qu'elle fatigue à la longue.

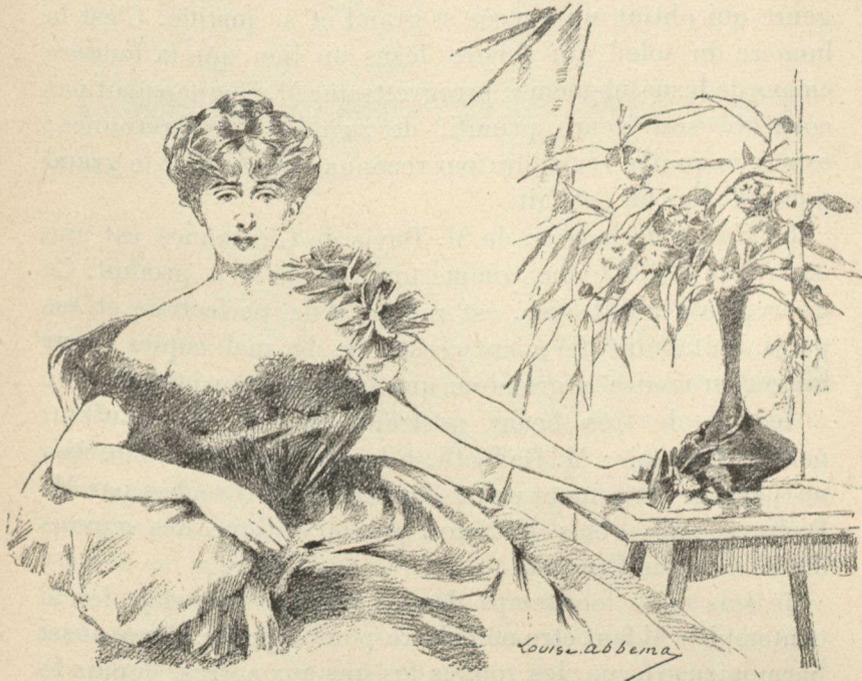


LOUIS CABANÈS. — *Rêve de gloire.*
(Dessin de l'auteur.)

De jeunes peintres qui trouvèrent que le succès ne venait pas assez vite pour eux, de vieux peintres même qui le voyaient faiblir, se sont imaginé de devenir célèbres tout à coup en peignant leurs tableaux à la flamme de magnésium, au bleu de blan-

chisseuse, où à la fumée de charbon de terre, pendant le jour, pendant la nuit, en plein air et dans les intérieurs.

Je n'en veux pour exemples que M. Aman Jean, qui emploie son talent à faire un tableau rouge, un autre vert et un troisième bleu; puis M. Carrière. dont je n'ai jamais



M^{lle} LOUISE ABBÉMA — *Portrait de Madame B...*

(Croquis de l'auteur.)

compris le succès et que l'on proclamera, sans doute, à l'apogée de sa gloire quand on ne verra plus rien au travers de ses brouillards de la Tamise.

A côté de ces effets voulus, je constate avec satisfaction que beaucoup de peintres de la Société des Beaux-Arts sont restés sincères, et que, malgré cela, ils ont du talent. Les portraits de M. Ed. Sain, ont-ils moins de valeurs que d'autres parce qu'ils sont bien dessinés et d'un coloris très franc? Si la marine de M. Mudag, est un peu grise c'est qu'il fallait qu'elle le fût pour rendre la nature qu'il a vue. Les effets de lumières sont bien rendus par M.

Campbell Macpherson; le pêcheur de crevette et la petite bretonne sont d'une jolie couleur, sans brutalités d'exécution comme j'en vois chez M. Houyoux qui malgré cela me plaît.

La Cène de M. Dagnan-Bouveret est, il me semble moins heureusement traitée que son précédent tableau du même genre qui obtint un succès si grand et si justifié. C'est la lumière du soleil qui éclaire Jésus au lieu que la lumière émane de Jésus lui-même; je regrette que M. Dagnan n'ait pas conservé son genre primitif de peindre des bretonnes; espérons qu'il y reviendra par reconnaissance pour le grand nom qu'elles lui ont fait.

La *Sainte-Geneviève* de M. Puvis de Chavannes est une œuvre de belle tenue comme tout ce qu'il a produit. Ce genre, qu'il a fait sien, est monté à la perfection et ses pâles imitateurs devraient cesser de le mal copier pour laisser au maître la grandeur que lui seul aura jamais.

Je cite de très beaux portraits par M. Leo Lufkin, par M. Courtois; M. Raffaelli, a laissé les siens en route; un passage largement peint dans les herbes sèches par M. Damoye, et je clos le Salon par la critique des œuvres de M. Carolus Durand.

Je suis resté longtemps devant ses portraits et je les ai contemplés. Il faut être né peintre pour opposer, d'une aussi harmonieuse façon, les rouges les uns aux autres, depuis le vermillon jusqu'au carmin foncé, et pour obtenir, sans le secours d'autres tons, des tableaux qui, dans l'avenir seront placés dans les meilleures salles du Louvre.

Donc, s'il y a des fantaisistes parmi les exposants de la *Société nationale des Beaux-Arts*, on a pu constater que la bonne école française y est aussi fort bien représentée. Je forme le vœu que l'an prochain, sous cette même voûte du Palais des Machines, l'unification du bon goût se fasse, en attendant la grande fusion fraternelle de 1900.

Georges Lelarge.

L'ESPAGNE AU PILORI

Cet affreux Voltaire, qui n'avait jamais d'esprit quand il fallait en avoir, avait coutume de dire du Canada que « ces quelques arpents de neige » ne méritaient pas l'attention royale. La France en a joué sa colonie et l'a perdue aussi facilement que Voltaire perdait la raison.

Les ministres d'Espagne ont eu à peu près les mêmes aperçus géographiques que le philosophe de Ferney. Ces gens-là ont appris l'Histoire à l'école du père Loriquet. Ils ont toujours ignoré que Cuba était autre chose que « quelques arpents de terre brûlée » et les Cubains d'autres gens que des nègres. Ils recevaient pourtant, bon an, mal an, cent millions de piastres de leur colonie, mais ils pensaient sans doute que pour leur permettre d'entretenir des *gitana* à Madrid, les poules cubaines pondaient des œufs d'or.

Aujourd'hui les événements leur ont fait apprendre l'Histoire en huit jours. Les voilà aussi savants que nous, quoiqu'ils n'empêchent pas leurs Don Quichotte de courir sus aux moulins à vent. Ils s'aperçoivent qu'ils se sont conduits aux Antilles comme des tyrans, mais ils enseignent aux Cubains à se mêler de l'esclavage américain. Ils se rendent compte qu'ils ont ruiné leur colonie, mais ils pleurent à La Havane la générosité castillane. Ceci me rappelle Richelieu envoyant Saint-Mars et De Thou à l'échafaud en réclant son patenôtre...

Il me suffira pour expliquer cette contradiction de rappe-

ler que *la torture existe encore en Espagne*. A l'aurore du XX^e siècle, ce peuple de lumière, un des plus anciens de la chrétienté, tolère une telle monstruosité dans ses prisons. Les preuves n'en sont pas lointaines et les témoins ont crié de tous côtés leur indignation; mais, pour l'affirmer encore une fois à la honte de la grande Espagne, je reviendrai sur une page que j'ai écrite ici même il y a quelques mois et que mon désir seul de vérité me pousse à rappeler. Toute la politique espagnole est là-dedans.

*
* *

Le jour de la réouverture du Grand-Théâtre du Liceo à Barcelone (1893), un nommé Santiago Salvador lançait, des galeries du cinquième étage, deux bombes de dynamite qui jetaient parmi les spectateurs l'épouvante et la mort. Cet acte odieux produisit une indignation profonde. Les autorités, représentées par le fameux général Weyler et le gouverneur Larroca, en profitèrent pour établir le régime de la terreur. L'état de siège fut déclaré, les garanties constitutionnelles furent suspendues et les persécutions commencèrent. Une police spéciale à la tête de laquelle se trouvaient les lieutenants de gendarmerie Péna, Portas et Canales ne cessa de remplir les prisons; et quand celles-ci furent au complet, c'est dans des vaisseaux de guerre ancrés dans le port qu'on envoya les prisonniers.

L'opinion publique exigeait, avec raison, le châtiment du coupable, mais non la persécution des innocents. Ce ne fut pourtant que neuf mois après, et lorsque des *centaines* d'innocents avaient déjà souffert les plus effroyables persécutions, que Santiago Salvador fut arrêté.

Mais il fallait tromper l'opinion publique. De ces innocents, soupçonnés du crime, quelques uns, comme Codina, furent fusillés avant la capture de Salvador; d'autres, comme Borrás, se suicidèrent pour ne pas prolonger leur agonie; d'autres enfin, comme Rugiero et Fruitos furent acquittés après avoir souffert la torture! Quelques-uns,

comme Bernich, Alcoy et Nager, moururent à la suite des mauvais traitements qu'ils avaient endurés.

Lorsqu'on apprit que l'auteur de l'attentat s'appelait Salvador et qu'il s'était réfugié en Aragon, dix personnes, dont le Gouvernement voulait se débarrasser, étaient sur le point de comparaître devant le tribunal, parmi lesquelles un nommé Cerezucla. On songea alors, pour ne pas lâcher la proie, à reprendre un ancien procès clôturé par l'exécution du coupable, Pallas. On accusa ces prévenus d'avoir connu Pallas et d'avoir assisté avec lui à des réunions secrètes. *On martyrisa Cerezucla afin de le lui faire avouer, et, sur ses fausses déclarations, six furent condamnés à mort et exécutés, les autres aux travaux forcés à perpétuité.*

L'accusateur Cerezucla écrivit, avant de mourir, au grand journal *El Pais*, de Madrid, ces quelques lignes :

« Le 20 décembre, à deux heures du matin, deux gendarmes et un lieutenant vinrent me chercher au cachot et me conduisirent, bien ligotté, au Champ de Bota, près de la mer. On chargea les fusils et on me menaça de me fusiller si je ne déclarais tout ce que voulait me faire dire le lieutenant. Sur mon refus... (Ici les détails de la plus épouvantable torture qu'il soit possible d'infliger à un homme). Fou de douleur, je réussis à me jeter dans la mer, mais je fus repêché et conduit de nouveau à la Préfecture. *Pendant cinq jours et six nuits je fus, à coups de baguette, forcé de me promener sans pouvoir m'asseoir un moment; ma seule nourriture consistait en pain, morue sèche, sans une goutte d'eau.* Je fus aussi suspendu pendant des heures entières à la porte de mon cachot, et l'on répéta plusieurs fois sur moi le supplice des organes qu'on est ainsi parvenu à atrophier. Enfin, je déclarai tout ce qu'on voulut et, dans un mouvement de faiblesse, je signai ma déclaration. »

Un autre condamné, l'un de ceux qu'on fusilla, Joseph Bernat, écrivait à un de ses amis : « Le 22 décembre 1893 commença mon supplice. On me donna d'abord des coups de verge pendant une heure, après quoi je reçus l'ordre de

me promener vite, sans m'arrêter un instant. Le soir, je demandai de la nourriture et de l'eau, car j'étais en proie à une fièvre ardente. Quelques heures après, *on me donna un grand morceau de morue sèche* que je mangeai avec avidité. Quant à l'eau, c'est en vain que j'en demandai. Je dus continuer à me promener toute la nuit, car à peine je m'arrêtais, on m'obligeait à marcher à coups de baguette. »

Un autre encore des fusillés, un tout jeune homme, Joseph Codina, écrivait au journal *Corsario* de la Corogne : « J'ai déclaré tout ce qu'on a voulu. J'ai souffert le tourment de me promener continuellement, sans dormir et sans boire, pendant huit jours. Après, *je fus jeté à la mer trois fois de suite, juste le temps nécessaire pour ne pas mourir*, et les autres nuits, pendant quatre à cinq heures chaque fois, *on tordait mes organes* jusqu'à ce que j'eusse déclaré être l'auteur de l'attentat du Licco. » Enfin, un dernier parmi les condamnés, Sunyer, raconte que le garde Carreras, un jour, après une bastonnade, s'AMUSA A LUI BRULER LES CHAIRS AVEC SON CIGARE !¹

*
* *

Après cela, enthousiastes de l'Espagne, applaudissez ! Et comprendrez-vous enfin pourquoi cette monarchie est en pleine décadence et pourquoi tout peuple qui lui échappe est un peuple libéré ? Un gouvernement qui, sur sa propre terre, se rend coupable de telles monstruosité, n'a attendre d'estime d'aucun homme civilisé. Il n'y a pas de Droit au monde qui puisse légitimer de pareils actes.

C'est pourquoi l'œuvre des Américains est toute humanitaire. J'ai démontré ce qu'était devenue Cuba, je viens de dire ce qu'est l'Espagne. Je reparlerai des Philippines, autre douleur. Partout la ruine, la torture, la mort. Sur ces inhumanités, dignes des siècles barbares, les Etats-Unis ont levé leur drapeau, au fronton d'azur, semé d'étoiles, qui sera comme un nouveau ciel pour ces peuples affamés d'une autre vie. Leur libération coûtera bien du sang, mais la

guerre pour l'indépendance est chose sainte, et les morts, sur ce champ de bataille, sont des héros de l'Idéal de justice et de liberté, à l'égal des grands penseurs. La coalition monarchique d'Europe semble vous menacer, Américains, mais les peuples sont avec vous. Tous les empires dussent-ils se coaliser contre Jonathan, poursuivez-en, plus opiniâtres encore, votre œuvre grandiose. La Raison parle toujours la dernière.

Américains, au drapeau !

Achille Steens.



Timidité

(RONDEL)

A mon ami Arthur de Bussières.

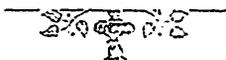
*Par un sentier très écarté
Nous allâmes, — quelle imprudence ! —
Rêver ensemble un soir d'été...
Nos cœurs chantaient la délivrance.*

*La lune à la blonde clarté
Nous regardait avec clémence,
Par un sentier très écarté
Nous allâmes... quelle imprudence !*

*Pourquoi n'ai-je donc point osé
— Elle avait tant de nonchalance —
Cueillir sur sa lèvre un baiser ?
Las ! Je suis triste quand je pense
À ce sentier très écarté.*

Montréal, Mai 1898.

E. Z. Massicotte.



LA RÉFORME DE L'ARMÉE EN FRANCE

Tous les invalides de l'ancienne armée qui continuent de commander l'armée actuelle en France, tous les généraux de la Débâcle qui sont encore nos oracles militaires défendent le service de *trois ans*. Ils le déclarent d'autant plus nécessaire que la frontière est « ouverte », que la France a perdu « le rempart des Vosges ».

En 1870, nous l'avions, le rempart des Vosges; et nous avons par-dessus le marché les soldats du service de sept ans. Qu'est-ce que les chefs en ont fait?

Le rempart des Vosges, où des bandes de paysans et de forestiers avaient si vaillamment combattu en 1814, notre glorieux Mac-Mahon l'abandonna sans coup férir. De Froeschwiller, il se sauva d'une seule traite jusqu'à Châlons; il ne prit pas le temps de détruire un tunnel, de couper un pont, une voie ferrée; les de Pellieux qui cavalcadaient autour de lui étaient trop pressés de fuir, en attendant l'occasion de capituler.

Quant aux soldats de sept ans, réputés invincibles, ils connurent la boucherie qu'on nous promet; ces artilleurs si bien exercés, avaient été pourvus par le génie polytechnicien d'un matériel inférieur en tout à celui de l'ennemi; ces cavaliers si entraînés ne connaissaient rien de leur métier; ces fantassins si aguerris étaient paralysés par l'ineptie du commandement. Ceux qu'on ne fit pas massacrer inutilement

leurs chefs les livrèrent à l'ennemi par cent soixante-quinze mille à la fois.

Alors même que le service d'un an ne suffirait pas à dresser des combattants, on devrait encore l'établir, pour ses avantages économiques et politiques. En cas de guerre, les Lebœuf et les Ducrot d'aujourd'hui ne pourraient pas causer de pires désastres que les Billot et les Boisdeffre de 1870.

Mais le service d'un an, précédé de l'instruction préparatoire que la loi prescrit vainement depuis 1889, suffit très bien à dresser des combattants. Nous en avons fourni les preuves raisonnées, et nous les compléterons. Voici, de plus, l'attestation d'un chef qui a commandé successivement des soldats de métier dans l'armée de Bazaine et des soldats improvisés dans l'armée de Faidherbe. Le lieutenant-colonel Patry a écrit :

Pendant la guerre de 1870-71, j'ai eu l'occasion de constater qu'avec des jeunes hommes sans aucune expérience du métier militaire, mais bien encadrés, on fait d'aussi bonne besogne qu'avec des hommes rompus au service par de nombreuses années de présence sous les drapeaux.

A Metz, dans ma compagnie, j'ai vu combattre très convenablement, il est vrai, des soldats du service de cinq ans, encadrés par de vieux sous-officiers; mais j'ai pu remarquer avec un certain étonnement que les vieux soldats de dix ou douze ans de service, médaillés de Crimée et d'Italie, sur lesquels j'avais compté pour donner aux autres l'exemple du courage, de l'endurance, etc., avaient presque complètement fait défaut à leur mission en recherchant avec beaucoup plus d'empressement les emplois de muletiers, ambulanciers, ordonnances, que les premières places dans la bataille.

Dans l'armée du Nord, j'ai été à même de voir tout le contraire. Ma compagnie de deux cents fusils était composée presque exclusivement de jeunes gens de la classe de 1870 provenant des départements du Nord, encadrés par des sous-officiers fort jeunes, mais pleins d'entrain, presque tous évadés de Metz ou de Sedan...

De différence entre la tenue au feu de ces deux compagnies que j'ai successivement commandées à quelques jours d'intervalle, et devant le même ennemi, je dois avouer en toute franchise que je n'en ai pas trouvée.

Du reste, Napoléon, qui savait, je crois, apprécier la valeur des troupes, n'a-t-il pas exalté la conduite de ses jeunes soldats de 1813? Et n'est-ce pas avec de jeunes soldats qu'il a fait cette admirable campagne de 1814 qui, au point de vue purement militaire, est, avec celle de 1796, la plus belle de son histoire?

Voilà qui est net, et décisif.

Nous n'entendons pas désarmer la patrie. Nous ne permettrons jamais à de misérables charlatans de patriotisme de nous calomnier. Par l'organisation de l'instruction militaire préparatoire et du service d'un an, nous prétendons, non seulement prévenir les derniers désastres économiques qui menacent la France et les attentats césariens qui menacent la liberté — mais encore créer une armée plus homogène, plus solide, plus vivante que la cohue de la loi de 1889. Nous prétendons faire œuvre de patriotes éclairés.

Les trois années de service sont tellement inutiles que les chefs ne savent comment occuper leurs hommes après la première année. Nous en avons cité qui s'ingénient à leur apprendre le *football*, pour passer le temps. Le ministre de la guerre, lui, s'ingénie à les renvoyer le plus souvent possible dans leurs foyers, pour économiser leur nourriture. En sus des permissions et congés distribués jusqu'ici, le général Billot a donné l'ordre de réaliser *dans chaque corps d'armée*, en 1898, *cinq à six cent mille journées*, soit environ, pour chaque régiment d'infanterie, soixante mille journées de permissions ou de congés.

Le ministre de la guerre, avec un aplomb inimitable, garantit l'égalité du service et la nécessité des trois ans; mais il renvoie deux cinquièmes de l'effectif au bout d'une année, et les autres, il s'en débarrasse la moitié du temps. Tantôt à la caserne et tantôt dans leurs foyers, les hommes ne sont pas soldats et ne peuvent cependant se remettre à leur métier. Ils ne sont ni civils ni militaires. Ils perdent deux ans de leur vie sans plus d'utilité pour l'armée que pour eux-mêmes. Ne vaudrait-il pas mieux cent fois, pour eux, pour leurs familles, pour la production nationale, *pour l'armée*, les garder une seule année, les exercer sans interruption trois cent soixante-cinq jours, et leur rendre la liberté?

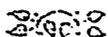
L'armée suisse est excellente: les officiers de toutes nations qui suivent ses manœuvres la jugent très solide. Il n'y a pas de doute qu'elle ne traitât un envahisseur de la même façon que les Suisses du quinzième siècle accommodèrent le duc de Bourgogne. Or, quelle est la durée du service? Deux

mois en moyenne : 45 jours pour les fantassins, 50 jours pour les sapeurs, 55 jours pour les artilleurs, 80 jours pour les cavaliers. Tous les deux ans, une période de quinze jours d'exercice. Chaque homme emporte chez lui son équipement *et ses armes*; il tire périodiquement un certain nombre de balles au « stand de sa commune ».

Si, d'un Suisse, on peut faire un soldat en six à douze semaines, ne pourra-t-on, d'un Français, faire un soldat en douze mois?

Urbain Gohier.

Notre éminent collaborateur et ami, FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française, qui a dû renoncer momentanément à toute collaboration aux journaux de Paris, sa santé étant chancelante, a bien voulu faire exception pourtant pour la Revue des Deux Frances où il compte tant de sympathies. Il vient de nous envoyer une superbe poésie, HAUTE ÉCOLE, que nous publierons dans notre prochain numéro.





Fantaisie de Raoul Barré.

Les Canadiens de Paris ont appris, avec peine, la mort de Madame docteur J. B. Chagnon, de Fall-River, (Etats-Unis).

Nous offrons toutes nos sympathies à M. le Docteur Chagnon, à M. le Docteur Petit son gendre et à M. H. Phaneuf, son beau-frère, tous deux de Nashua.

Les docteurs Chagnon et Petit et M. Phaneuf ont laissé, lors de leur dernier voyage à Paris, de fortes amitiés et de bons souvenirs.

La *Société Canadienne de Paris* proposera des résolutions de condoléances, à sa prochaine réunion.

Un groupe de Canadiens réunis l'autre jour dans les bureaux de *La Revue des Deux Frances*, à Paris, et parmi lesquels : les docteurs L. P. de Grandpré et J. H. Chalifoux, amis intimes de la famille Chagnon, ont signé l'adresse suivante :

« Nous avons appris, avec un profond chagrin, la mort de Madame docteur Chagnon, et nous prions notre cher compatriote, son mari, de bien vouloir agréer l'expression de nos condoléances les plus sympathiques ».

*
**

Canadiens et Américains inscrits à *La Revue des Deux Frances*, en mai :

M. L. Minier, Montréal; 12 avenue Mac-Mahon.

M. A. Suzor Côté, Arthabas-Kayville; 37, boulevard, Montparnasse.

Docteur L. P. de Grandpré, Montréal; 9 rue Gay-Lussac.

Miss Eléonore B. Mc Farland, Boston; 243, boulevard Raspail.

Miss Caroline Burnet, Philadelphie; 4 rue de Chevreuse.

M. La Verne Butler, Boston; 28 Villa Dupont, rue Pergolèse.

M. James Morris, Montréal; 41 rue Saint-Georges.

M. William Baird, Etats-Unis; 3, rue d'Odessa.

M. R. Evans, New-York; Manoir Sans-Souci, à Bellevue.

M. Paul Le Moyne de Martigny, Montréal; 11 rue de la Santé.

M. L. Théo-Dubé, Montréal; 111 rue de Courcelles.

M. Blair-Bruce, Toronto; 65 boulevard Arago.

M. Albert Humphreys, New-York; 203 boulevard Raspail.

*
**

Nous apprenons l'arrivée prochaine à Paris, de M. le docteur Arthur Bernier, de Montréal, qui se propose de demeurer ici pendant quelques années.

*
**

En réponse à la lettre de Madame J. S. B. de Montréal, nous nous faisons un plaisir de lui donner le renseignement demandé :

— Oui, madame, il y a à Paris, des maisons de famille présentant toutes les garanties de haute moralité, qui prennent des pensionnaires. Et, je sais, également, de très honorables prêtres qui veulent bien se charger de l'instruction de quelques jeunes gens.

— M. l'abbé Prudhomme, au presbytère de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, 39, boulevard Saint-Germain, à Paris, a l'habitude, je crois, de prendre, ainsi, trois ou quatre jeunes étrangers sous ses soins. En vous adressant à lui, vous auriez d'ailleurs, tous les renseignements supplémentaires

qui pourraient vous intéresser. Ce prêtre très distingué a déjà été précepteur dans quelques-unes des meilleures familles de France.)))

*
* *

M. le docteur Damien Masson, de Terrebouche, et qui est actuellement à Paris, vient d'y passer avec grand succès ses derniers examens pour l'admission à la pratique de la Médecine.

Le docteur Masson a suivi les cours de la Faculté de Médecine de Lille et, en ces derniers temps, ceux de la Faculté de Paris. Il est l'un des rares canadiens qui ont fait ici leur cours complet.

*
* *

Le docteur Mazurette est revenu d'Italie depuis quelque temps déjà. Et, le docteur Alfred Mc Cormack est attendu à Paris ces jours-ci.

*
* *

Notre compatriote, le dessinateur Raoul Barré, vient d'exécuter, pour la *Revue des Deux Frances*, le motif qui doit orner les cartes de ses rédacteurs. C'est la tête symbolique de la France, coiffée d'un bonnet phrygien, la plume plantée dans le bandeau qui relie sa chevelure, le tout sur un rameau de feuilles d'érable, emblème du Canada. M. Barré s'est acquitté avec un art exquis de ce travail, dont la gravure a été confiée à la maison Buffet.

*
* *

M. L. Minier est reparti pour Montréal où il va se fixer définitivement.

M. Minier, qui est d'origine française, était revenu en France pour plusieurs mois, quand il se décida à repartir pour le Canada, à la suite de sa nomination de professeur à l'Université Laval.

Le savant, qu'il est, saura faire profiter ses élèves de ses vastes connaissances et de ses profondes études.

R. B.

Chronique américaine

Qu'il était bon, mon cher directeur, de lire votre excellent travail « *La vérité sur la Révolution Cubaine* », mais surtout de vous voir terminer cet intéressant et instructif récit exact de la situation, dans le numéro de janvier dernier de la Revue, en disant que vous préféreriez tendre la main à « Cuba libre », que de voir la France républicaine donner son amitié à une monarchie qui se déshonore dans une guerre où l'assassinat, le viol et la torture sont ouvertement encouragés, vous souvenant de l'opprimé, et que secouer l'oppression devient le plus sacré des devoirs.

Depuis, je vois par le numéro de Mars que le 24 février dernier, jour anniversaire du soulèvement du peuple cubain, vous assistiez aux côtés du président de cette fête, le docteur Bétancés, représentant du Gouvernement Cubain à Paris, à un grand banquet donné à cette occasion.

Ici encore, aux cris mille fois répétés de « Vive Cuba libre ! » vous vous êtes associé de tout cœur à ce cri qui résume, dites-vous, toutes vos aspirations.

Laissez-moi vous dire de suite, mon cher directeur, que ce sont aussi les nôtres. Ce sont là les aspirations de tous les Canadiens-Américains bien pensants, et la preuve c'est que depuis que le Chef de cette grande nation américaine a demandé au nom de l'humanité à cette nation perverse d'évacuer Cuba, sinon que l'Aigle Américaine traverserait cette île pour l'en chasser, les rangs des bataillons de l'*Oncle Sam* se remplissent de nos gens qui se vouent pour la bonne cause, qui sont prêts à se sacrifier pour la Patrie qui les a reçus, abrités sous son beau drapeau étoilé, et qui

leur a donné à eux et à leurs enfants, leurs proches, ce que leur pays natal leur refusait.

Voilà comment nous comprenons, nous Canadiens-Américains, le conflit Hispano-Américain.

*
* *

Déjà les armes américaines ont été mises à l'épreuve.

Du fond de la mer d'Asie, j'entends un bruit sourd. C'est l'amiral Dewey qui conduit la flotte américaine à la victoire. En quelques heures, il détruit l'escadre espagnole, et arbore le drapeau étoilé sur les Philippines.

Dans ce lointain pays même, prenant part au *matinal festin* à bord du vaisseau-amiral l'*Olympia*, sur lequel il s'est embarqué il y a cinq ans à Newport, R. I., je trouve un jeune brave canadien de Fall River, Charles Blanchette.

Dites maintenant qu'il n'y a pas de canadiens un peu partout. Si nous sommes représentés dans la marine américaine par un bon nombre des nôtres, nous comptons un plus grand nombre encore de Canadiens dans l'armée de terre.

Parmi eux on en trouve qui occupent déjà des postes avancés, entre autres le major Médéric Ménard, du 2^e bataillon du 3^e régiment de l'Etat du New Hampshire. Ce Canadien remarquable est né à Lowell, Mass, le 1^{er} mars 1869. C'est un vrai type militaire et il fera honneur à ses compatriotes sur les champs de bataille.

*
* *

Si notre jeunesse est imbue de l'esprit guerrier et prête à défendre le drapeau américain, nous qui sommes plus âgés, nous jouissons de le voir flotter à la brise, comme autrefois au pays, nous aimions à voir à côté de l'étendard britannique, le tricolore.

Les Canadiens de Lowell ont été les premiers à arborer un drapeau américain pour célébrer la victoire de l'amiral Dewey.

A cette occasion, un Français, *M. Casimir Michel*, a composé une nouvelle « MARSEILLAISE », qui a été chantée

pour la première fois le 10 mai au soir. En voici le titre et les couplets :

1^{er} couplet

Allons, enfants de l'Amérique,
Le jour de gloire est arrivé.
Fils d'une grande république
Levons notre drapeau étoilé (bis)
Noble drapeau, que tes étoiles
Eclairent tes mâles enfants.
Et que les rois et les tyrans
Tremblent sur leurs trônes de gloire.

Refrain

Aux armes, citoyens,
Ensemble combattons.
Marchons — Marchons!
Pour le progrès
Et pour l'humanité.

Lowell, Mass, 1^{er} mai 1858.

2^{me} couplet

Et quoi cette horde d'esclaves,
Ce petit roi non couronné,
Ces princes féroces et barbares
Etoufferaient la liberté (bis)
L'amour, la foi et l'espérance,
Peuple, rayonnent dans nos cœurs,
Frères, nous sortirons vainqueurs
Proclamant votre indépendance.

Refrain — Aux armes, etc.

3^{me} couplet

Amour sacré, divin génie,
Guide nos pas, ouvre les cœurs,
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs (bis)
Partout proclame la victoire
Du devoir et de la raison,
Que les peuples à l'unisson
Acclament ton règne de gloire.

Refrain — Aux armes, etc.

CASIMIR MICHEL.

A propos de cette nouvelle « MARSEILLAISE » je crois que tous les lecteurs de la Revue seront heureux d'apprendre les hautes appréciations reçues par M. Michel.

L'auteur avait eu la bonne idée d'en adresser des copies au Président Mc-Kinley, au Gouverneur de l'Etat et au Congrès des Etats-Unis.

Voici la traduction de la réponse qu'il a reçue du Président des Etats-Unis :

MAISON BLANCHE

Washington, 6 mai 98.

Mon cher Monsieur :

Au nom du Président je désire accuser réception de votre communication du 1^{er} courant, et vous remercier sincèrement pour la courtoisie que vous avez été assez bon de lui faire.

Bien à vous,

JOHN ADDISON PORTER,
Secrétaire du Président.

La deuxième lettre, aussi en anglais, se lisait comme suit :

'Chambre de l'Orateur — Chambre des Représentants.

Washington, D. C., 6 mai '98.

M. Casimir Michel,
178, rue Tilden,
Lowell, Mass.

Cher Monsieur :

L'Orateur de la Chambre désire que j'accuse réception de votre lettre du 1^{er}, et de la chanson patriotique y incluse pour laquelle il vous est très obligé.

Respectueusement,
AMOS L. ALLEN,
Secrétaire de l'Orateur.

Voici enfin le texte même de la réponse de Son Excellence le Gouverneur Wolcott qui a eu la délicatesse d'écrire en français :

Commonwealth of Massachusetts, Executive Department.

Boston, 3 mai 1898.

M. Casimir Michel,
178, rue Tilden,
Lowell, Mass.

Acceptez, Monsieur, mes compliments et remerciements pour votre chanson patriotique.

J'ai l'honneur, etc.,
ROGER WOLCOTT.

Comme on peut le voir, notre compatriote a reçu là trois témoignages des plus flatteurs et nous l'en félicitons cordialement.

Avila Bourbonnière.

Lowell, Mass, 15 mai 1898.



Une page inédite de la vie de Sheridan

*

Bath, dans le comté de Somerset, offre à l'œil des voyageurs un des plus agréables sites de la contrée sud-est de l'Angleterre. Entourée de la rivière Avon, elle enlace une colline verte et sombre d'une guirlande de blanches villas. L'impression, d'une fenêtre du railway, est charmante. On reconnaît, au premier coup d'œil, une de ces villes de plaisir qui n'ont souci que d'agrément, et que ne dépare pas l'aspect sordide du travail et de la lutte pour la vie. Bath n'a plus aujourd'hui la population élégante qui l'a construite à son image. C'est toujours une « watering place », mais où les bourgeois de Bristol ou de Manchester viennent soigner leurs rhumatismes.

Au XVIII^e siècle elle fut chaque été le rendez-vous de tout ce que la société anglaise comptait de plus fashionable et de plus raffiné. Son fondateur était un personnage assez singulier qui est passé à la postérité sous le nom du « beau » Nash. Trente ans il fut en Angleterre le roi de la mode. Comme il n'avait aucune ressource personnelle et que les dandys d'alors n'étaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, entretenus par leurs tailleurs, il avait trouvé, pour subvenir aux larges dépenses de sa vie élégante, un moyen que nous nous permettrons de recommander à ceux de nos lecteurs à qui la Providence n'a départi ni fortune familiale, ni goût du travail. Il consistait dans ce qu'une rubrique de journalisme

nomme les « paris ridicules ». Nash tenait le plus grand nombre possible de gageures extravagantes telles que celle de traverser un village tout nu à califourchon sur une vache ou encore de se tenir devant la cathédrale d'York, revêtu seulement d'une couverture. Après dix ans de scandales semblables, il eut une idée géniale qui lui fournit des moyens d'existence plus sûrs. Il se mit à la tête des bains de Bath et, par la présence de Nash, arbitre des élégances, à une station qu'il mettait immédiatement en vogue, il sut assurer de beaux bénéfices à Nash, directeur du Casino.

A cette époque donc, Bath était pour la haute société britannique ce que, au commencement de ce siècle, Bade fut sur le continent. Bals, concerts, promenades se succédaient sans interruption et, lorsqu'on songe combien aujourd'hui encore on peut trouver d'agrément dans la charmante puérilité de la vie de bains de mer, on pense qu'au milieu de cette société anglaise de la fin du XVIII^e siècle, qui est une des plus brillantes et des plus affinées qui aient été en Europe, le séjour de Bath devait vraiment être délicieux.

*
* *

Or, pendant la saison de 1772, tout ce monde oisif et frivole eut la rare bonne fortune d'un des scandales les plus corsés qu'aient jamais rêvé les baigneurs d'une plage en vogue. Deux duels, et combien mouvementés ! un enlèvement, un mariage clandestin, tels furent les événements qui purent défrayer les conversations de ce public évidemment privilégié.

Le héros de ces aventures n'était autre que Richard Brinsley Sheridan, qui devait devenir le premier orateur du parti whig, le rival souvent heureux de Burk et de Pitt et l'un des maîtres du théâtre anglais de son temps. En 1772 ce n'était qu'un jeune homme de vingt et un ans, sortant de Harrow où il avait été un étudiant assez médiocre ; il était encore tout à fait inconnu malgré une traduction du sophiste Aristénète qu'il avait fait paraître l'année précédente en collaboration avec son ami Hallhed. Il se trouvait à Bath avec

son père M. Thomas Sheridan, acteur célèbre et directeur de théâtre, son frère aîné Charles et ses deux jeunes sœurs.

La famille Sheridan fréquentait alors la famille Linley, famille de musiciens, que le docteur Burney nommait « un nid de rossignols ». La plus jeune fille, miss Cecilia Linley, âgée de dix-sept ans, qui chantait dans les concerts de Bath, était suivie d'une théorie d'adorateurs passionnés que justifiaient, au dire de ses contemporains, une rare beauté et la voix la plus exquise dont la nature ait jamais doué une cantatrice. Elle avait chanté à Oxford, et pendant les dix mois qui suivirent son passage dans la ville universitaire, tous les étudiants en avaient été passionnément épris. Haled, l'ami et le collaborateur de Sheridan, ne fut pas un des moins assidus, et l'on retrouve de nombreuses traces de cette passion dans la correspondance suivie qu'il entretenait à cette époque avec celui qu'il ne soupçonnait pas devoir devenir son rival. En effet, Sheridan ne tarda pas à s'éprendre de celle qu'on nommait « la sirène de Bath ». La liste des prétendants qui entouraient alors Mlle Linley et auxquels le jeune Sheridan avait à disputer son cœur serait trop longue pour que nous tentions d'en faire, ici, même une simple nomenclature. Disons seulement que parmi les plus importants on citait le grand chanteur Norris dont on supposait que le talent avait fait impression sur la jeune artiste, sir Thomas Clarges, « un des gentilshommes les plus distingués de son temps » ; M. Watts, représentant de Bath à la Chambre des Communes, le richissime M. Long, enfin le frère aîné de Sheridan et un certain capitaine Mathews qui jouera dans cette aventure le rôle du traître des mélodrames. Que parmi tant de rivaux qui pouvaient se targuer de si brillants avantages, Mlle Linley ait choisi le pauvre et inconnu Richard Sheridan, on ne s'en étonnera pas lorsqu'on lira le portrait que nous en a laissé sa sœur aînée, mistress Le Fanu :

« Il était beau, écrit-elle, non pas seulement aux yeux d'une sœur trop partiiale peut-être, mais de l'avis général. Son teint était éclatant, et ses yeux, les plus beaux qu'on pût voir, brillaient de toute la vivacité du génie jointe à

toute la douceur qu'une âme tendre et affectueuse pouvait leur communiquer. Je l'admirais, je l'adorais presque... »

Un aussi beau jeune homme ne devait pas tarder à conquérir le cœur de miss Cecilia, mais aucun des prétendants ne se doutait de cette victoire secrète, lorsqu'elle fut mise au jour avec éclat et abondamment commentée par les caquets de la *salle d'assemblée*, et par le *Bath Herald* et le *Bath Chronicle*, leurs échos.

*
* *

Le capitaine Mathews, homme à bonnes fortunes, sorte de don Juan fanfaron et lâche, qui se montra dans toute cette affaire à la fois odieux et grotesque, avait profité des facilités que lui donnaient ses relations amicales avec la famille Linley, pour se ménager avec miss Cecilia de fréquents tête-à-tête. Il s'y était montré de plus en plus pressant et avait fini par déclarer à la jeune fille que si elle refusait de se donner à lui, il saurait faire naître un scandale tel que sa réputation en fût à jamais ternie. La pauvre fille, affolée par des menaces qu'elle savait faciles à exécuter et n'osant s'ouvrir à son père, se décida à faire part de sa cruelle position au jeune homme qu'elle aimait. Sheridan tint conseil avec sa sœur, à laquelle il fit alors pour la première fois confidence de son amour pour miss Linley, et ces trois jeunes esprits s'arrêtèrent enfin à la résolution la plus romanesque : Miss Linley pour échapper aux poursuites de son persécuteur s'enfuirait secrètement en France et se réfugierait dans un couvent ; Sheridan, bien entendu, l'accompagnerait dans ce voyage. Miss Sheridan remit à son frère, pour les frais du voyage, de l'argent qu'elle préleva sur les fonds destinés aux dépenses de la maison. Un soir donc, tandis que la famille Linley était à un concert auquel Cecilia s'était excusée de ne pouvoir se rendre sous prétexte d'une indisposition, Sheridan la conduisit en chaise à porteurs de la maison paternelle à la chaise de postes qui les attendait sur la route de Londres et où se trouvait une femme qu'il avait louée pour servir de chaperon à la jeune personne.

A Londres, ils s'embarquèrent sur un bâtiment qui mettait à la voile pour Dunkerque. De Dunkerque, ils partirent pour Lille. Durant le voyage, Sheridan persuada à sa compagne qu'après la démarche qu'ils avaient faite et le scandale qui ne pouvait manquer d'en résulter, elle ne pouvait plus reparaître à Bath que comme sa femme. En conséquence, il ne la déposerait pas dans un couvent avant qu'elle eût consenti à confirmer par la cérémonie du mariage le droit de la protéger qu'il s'était attribué sans pouvoir en justifier au besoin. Sans doute, il ne lui fallut pas faire de grands frais d'éloquence pour convaincre la jeune fille dont le cœur était gagné déjà, et, dans un petit village des environs de Calais, ils furent unis par un bon prêtre bien connu pour rendre volontiers ce service aux fiancés qui venaient le lui demander. Puis les jeunes gens gagnèrent Lille, et là, miss Linley, qui n'était encore Mme Sheridan que de nom, entra dans un couvent, où elle résolut de demeurer jusqu'à ce que Sheridan eût les moyens de monter leur maison et de la faire reconnaître pour sa femme.

Cependant, comme il était facile de le prévoir, le scandale était grand à Bath, et les commentaires allèrent bon train pendant les quelques semaines où l'on fut sans nouvelle des deux jeunes gens. M. Sheridan père était furieux, et Charles Sheridan, qui avait jusqu'alors ignoré les sentiments de son frère, ne l'était pas moins. Pendant ce temps, M. Mathews ne cessait de fatiguer la famille Sheridan de ses visites, adressant des questions, rapportant des bruits, se répandant en démarches importunes. Enfin, dans le numéro du *Bath Chronicle* portant la date du 8 avril 1772, on put lire l'entrefilet suivant :

« M. Richard S. ayant cherché, dans une lettre abandonnée à dessein, à justifier sa scandaleuse fuite de cette ville par des insinuations outrageantes pour ma réputation et pour celle d'une jeune dame, innocente quant à ce qui me concerne et à ce que je sais; et depuis cette époque, n'ayant tenu aucun compte de mes lettres, ni même informé sa famille du lieu où il s'est caché, je ne puis penser qu'il soit digne d'être traité en homme d'honneur, et, en consé-

quence, je ne m'occuperai plus autrement de lui que pour l'afficher publiquement, ainsi que je fais ici, comme un menteur et un coquin. Etant en outre convaincu qu'il y a beaucoup de méchantes gens qui ont pris plaisir à répandre cette infâme calomnie, si quelques-uns de ceux que ne protègent ni l'âge, ni les infirmités, ni leur profession veulent avouer la part qu'ils ont eue et affirmer ce qu'ils ont dit de moi, ils peuvent compter sur le châtiment le plus exemplaire. Le public, j'en suis certain, sera assez équitable pour ne faire, à l'avenir, aucun cas de ce qu'on pourra débiter sur mon compte; nul n'étant à l'abri des accusations clandestines dont les auteurs n'osent même se montrer.

« THOMAS MATHEWS. »

Le paragraphe tomba sous les yeux de Sheridan qui, de France, répondit à Mathews qu'il ne prendrait pas de sommeil en Angleterre, qu'il ne l'eût châtié comme il le méritait. Puis, il revint en toute hâte à Londres où Mathews, sans doute pour éviter la colère de M. Sheridan père et de son fils aîné, s'était subitement rendu dès la publication de sa note dans le *Bath Chronicle*. Le jeune homme arriva à Londres à dix heures du soir et pour ne pas manquer à son puénil engagement, il se rendit la même nuit chez Mathews. Celui-ci se leva en chemise, le fit entrer, se rhabilla, et le retint jusqu'à sept heures du matin.

Dans cette longue conversation, entremêlée de protestations d'amitié et de plaintes sur le froid de la nuit, il affirma à Sheridan qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui chercher querelle et que c'était son frère Charles qui était coupable de l'entrefilet de la *Chronique de Bath*.

Sheridan repartit sur le champ pour Bath et une courte explication avec son frère suffit pour le convaincre du mensonge de son ennemi, puis, tous deux prirent immédiatement la chaise de poste pour Londres, et dès leur arrivée, Richard Sheridan envoya un cartel à Mathews.

La rencontre eut lieu à Hyde Park. Elle n'aboutit pas. Elle donna lieu à une foule d'incidents ridicules et de relations contradictoires au milieu desquelles il est impossible de

reconnaitre les faits véritables. Toujours est-il que le capitaine Mathews qui avait imploré grâce, la pointe de l'épée de Sheridan contre sa poitrine, fit, à la suite de ce duel, la rétractation suivante qui parut dans le *Bath Chronicle* du 7 mai :

« Étant convaincu que les expressions dont j'ai pu me servir contre M. Sheridan étaient l'effet de la colère et des faux rapports qui l'avaient excitée, je rétracte ce que j'ai dit à son désavantage, et lui demande pardon en particulier de ce que j'ai fait insérer dans le *Bath Chronicle*.

« THOMAS MATHEWS ».

Après cette palinodie, Mathews éprouva le besoin de s'éloigner quelque temps. Il se retira sur ses terres du Pays de Galles, emportant, comme on peut le penser, la haine la plus violente contre l'homme qui l'avait ainsi humilié, et l'ardent désir de la vengeance. Il sut intéresser à sa rancune un de ses voisins, M. Burnett, qui accepta de se charger d'un cartel à l'adresse de Sheridan et d'être le témoin du capitaine dans une nouvelle rencontre. Sheridan choisit pour témoin un très jeune homme, le capitaine Paumier qui, manquant sans doute d'expérience et de décision, ne sut nullement être à la hauteur d'une fonction qui, comme on va le voir, fut particulièrement importante et difficile.

Si le premier duel, semblable en cela à nos duels modernes, s'était terminé sans blessure et avait fait couler plus d'encre que de sang, le second par contre fut terrible. C'est la version même de M. Burnett, témoin du capitaine Mathews, et témoin très partial que nous mettrons sous les yeux du lecteur. Sheridan la contredit en plusieurs points, mais telle qu'elle est, elle fait suffisamment ressortir l'extraordinaire férocité avec laquelle le triste Mathews s'acharna sur son adversaire. Voici la relation du duel, telle que M. Burnett la remit au capitaine Wade maître des cérémonies à Bath. Il me semble que cette sèche relation des faits est d'une lecture aussi tragique que les chants les plus abondamment ensanglantés de l'Iliade.

« En quittant nos chaises de poste au haut de Kingsdown, j'entrai en conversation avec le capitaine Paumier au sujet

de quelques dispositions préalables que je croyais convenable de régler dans une affaire qui vraisemblablement devait avoir des suites très graves. Je parlai particulièrement de la manière dont on se servirait des pistolets, armes avec lesquelles M. Mathews avait plusieurs fois manifesté le désir de se battre avant d'en venir à un combat à l'épée. Ce désir était motivé par la conviction où il était que M. Sheridan se précipiterait sur lui, et qu'il en résulterait sans doute un combat peu digne d'hommes de leur classe. M. Sheridan refusa d'accéder à ma proposition, alléguant qu'il ne possédait pas de pistolets. Le capitaine Paumier répondit qu'il en avait une paire, et je sais pour ma part qu'ils étaient chargés. D'après mon conseil, M. Mathews n'avait pas chargé les siens, parce que j'imaginai qu'il était d'usage de ne charger les armes que sur le terrain, ce que je fis d'ailleurs observer avant notre départ au capitaine Paumier, et je le priai de décharger ses pistolets. Il répondit qu'il le ferait lorsque nous serions sur le terrain, et je suis persuadé qu'il eût tenu sa promesse si M. Sheridan lui en avait laissé le temps. Mais nous ne fûmes pas plus tôt arrivés au lieu désigné pour le combat que ce dernier tira son épée et d'un ton de bravade invita son adversaire à en faire autant. Le terrain en cet endroit était très inégal, et nous étions trop près des chaises de poste. M. Mathews se mit en garde, M. Sheridan avança sur lui le premier. M. Mathews à son tour avança sur M. Sheridan, celui-ci rompit jusqu'à ce qu'il s'élança soudain sur M. Mathews en se découvrant beaucoup et en cherchant à saisir l'épée de celui-ci. M. Mathews le reçut la pointe en avant, et, je crois, après avoir dégagé son épée du corps de M. Sheridan, lui donna un second coup qui doit avoir porté sur une côte ou sur le sternum, l'épée ayant été brisée par la résistance d'un de ces os. Je ne saurais néanmoins affirmer si elle a été brisée de la sorte ou dans le corps à corps.

« M. Mathews, à ce que je pense, voyant son épée brisée, saisit le bras droit de M. Sheridan et lui donna en même temps un croc-en-jambe. Tous deux tombèrent, M. Mathews était dessous, tenant en main son épée rompue à six ou

sept pouces de la garde, je le vis faire avec cette arme une ou deux égratignures au cou de M. Sheridan, car il ne pouvait faire autre chose avec un tronçon aussi court. Il le frappa également au visage avec son poing ou avec le pommeau de son épée. Voyant cela, je m'écartai pour demander au capitaine Paumier si nous ne devons pas les relever. Je ne sais s'il m'entendit ou non à cause du bruit qui se faisait alors, mais il ne répondit pas. Je retournai vers les combattants qui étaient toujours dans la même situation. L'épée de M. Sheridan avait été courbée ; il glissa la main le long de la lame et la saisissant à quelques pouces de la pointe, il parvint à faire à M. Mathews une légère blessure au flanc gauche. A ce moment, je m'adressai de nouveau au capitaine et je renouvelai ma proposition. Mais celui-ci, sans me répondre, s'écria : « Oh ! il est tué ! il est tué ! » Je me rapprochai d'eux aussi promptement que possible ; je vis que M. Mathews avait ramassé à terre la pointe de son épée avec laquelle il venait de blesser M. Sheridan au ventre. L'épée de M. Sheridan était brisée alors, à ce qu'il nous dit. Le capitaine Paumier lui cria : « Mon cher Sheridan, demandez la vie et je serai votre ami toujours. » Il répondit : « Pardieu non ! je ne le ferai pas. » Je dis alors au capitaine Paumier que ce n'était pas le moment de pointiller, et je le priai de m'aider à les relever. M. Mathews y consentit très volontiers le premier, me priant de voir si M. Sheridan était désarmé. Je l'invitai ensuite à me remettre son tronçon, ce qu'il fit, tandis que M. Sheridan, de son côté, remettait le morceau de son épée au capitaine Paumier. M. Sheridan et M. Mathews se relevèrent tous deux. Nous conduisîmes le premier en le tenant sous les bras à une chaise de poste dans laquelle on le plaça et qui partit aussitôt pour Bath. M. Mathews s'éloigna le plus rapidement possible sur la route de Londres.

« Je déclare, sur la parole d'honneur d'un gentleman, que tout le contenu de cette relation est exactement vrai, et que M. Mathews montra autant de sang-froid, de résolution et d'intrépidité qu'un homme peut le faire.

« WILLIAM BARNETT. »

Sheridan, dans l'état pitoyable où il se trouvait, fut transporté à l'auberge du Cheval Blanc, sur la route de Bath, et après avoir été pansé fut reconduit à la maison de son père. On le tenait pour plus mort que vif et ses amis n'osaient croire qu'il en réchapperait. A ce moment, M. Linley se trouvait à Oxford, avec sa fille qu'il avait été rechercher en France.

Les journaux lui rapportèrent les détails de l'affaire et la nouvelle que Sheridan avait été laissé pour mort sur le terrain, le jour même où miss Cecilia devait chanter dans un concert. Il mit tous ses soins à cacher à sa fille la fatale nouvelle, et la jeune cantatrice monta sur la scène sans rien connaître de la tragique aventure de son époux.

Elle fut, paraît-il, plus ravissante que jamais, et le public, qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé, tira un surcroît d'émotion du contraste qu'il trouvait entre la grâce, la beauté et le talent de la jeune artiste et l'affreux malheur qui la frappait et qu'elle était seule peut-être à ignorer encore.

C'est de cette façon fongueuse et romanesque que débutait dans l'existence ce Richard Brinsley Sheridan, qui devait pendant un demi-siècle étonner l'Angleterre par la fécondité et la variété inépuisables de son génie et par le désordre et l'emportement effrénés de sa vie. Les soins dévoués de ses sœurs parvinrent à l'arracher à la mort, mais les deux jeunes époux eurent longtemps encore à souffrir du mauvais vouloir de leurs pères qui s'opposaient à leur mariage et qui ignoraient qu'il eût déjà été consacré en secret. Enfin, pourtant ils furent unis, comme il convient qu'il en soit au dernier chapitre de tout bon roman, et le 13 avril 1773, Richard Sheridan reçut des mains de M. Linley la femme qu'il aimait depuis si longtemps.

Il faut convenir qu'il l'avait bien gagnée.

Maurice de Wuissons.

CRITIQUE MUSICALE

Le clou musical du mois de mai a été la première représentation, à l'Opéra-comique, de *Fervaal*, action musicale en trois parties, de M. Vincent d'Indy. A vrai dire, l'œuvre était déjà connue, ayant été représentée, en 1897, au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles ; mais on se demandait l'impression qu'elle allait faire à Paris.

M. d'Indy est un musicien d'un incontestable mérite ; on l'a appelé, bien à tort, le chef de l'école wagnérienne à Paris ; je dis bien à tort, car je ne connais pas d'école wagnérienne en France ; je sais que Wagner a chez nous de nombreux admirateurs — je suis de ces derniers — mais je sais aussi que nos compositeurs se défendent d'être les disciples de Wagner et ils ont mille fois raison, car le génie — en quelque genre qu'il soit — est inimitable ; de plus nous avons des aspirations toutes différentes de celles des Allemands et les musiciens français doivent garder leur personnalité avant tout.

Cependant, il est de toute évidence que M. d'Indy est un de nos compositeurs ayant le plus d'affinités avec le maître allemand ; son poème surtout est tout imprégné des idées wagnériennes et c'est la partie faible de l'œuvre. M. d'Indy semble avoir emprunté au cycle de Wagner un peu de Siegfried et des lambeaux de Parsifal. L'action se passe dans les Cévennes, à l'époque de l'invasion sarrazine. Fervaal, le dernier descendant des grands chefs Celtes doit être le sauveur

de son peuple, à une condition : c'est qu'il sera rebelle aux choses de l'amour. Le druide Alfagard lui a révélé les conditions de la victoire. Mais hélas ! Fervaal oublie sa noble mission dans les bras de Guilhen, fille de l'émir ! Au jour du combat, c'en sera fait des druides et Fervaal tomberait sous les coups du terrible Alfagard, si Guilhen ne venait apparaître et le sauver ; mais elle-même meurt, victime de son dévouement.

Passons à la musique et disons de suite que la partition est remarquable d'un bout à l'autre. Je ne dis pas pour cela que la foule y prenne goût facilement — les œuvres supérieures ne sont pas comprises du premier coup — mais certainement depuis *Sigurd* aucune œuvre plus large, plus complète, plus puissante, n'était sortie du cerveau d'un musicien français. Les *leitmotiv*, nombreux et variés, forment les assises d'une instrumentation riche et savante.

Deux pages tout à fait hors ligne se détachent de l'ensemble de *Fervaal* : un prologue admirablement travaillé et de facture supérieure et la dernière partie du 3^e acte d'un effet grandiose et saisissant ; c'est là du bel art, de de l'art le plus pur et le plus élevé qui soit.

Fervaal a été monté par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique avec beaucoup de soin. Le ténor Imbart de la Tour a chanté avec goût et chaleur le rôle de Fervaal, Mlle Jane Raunay est une exquise Guilhen, à la voix agréable et sympathique ; Beyle a chevroté un peu ; mais l'artiste est méritant. M. Messenger, qui conduisait l'orchestre, s'est acquitté de son rôle difficile avec infiniment de goût.

A l'Opéra, en attendant la *Cloche du Rhin*, nous avons eu la reprise du *Prophète* avec les débuts de Mlle Delna, transfuge de l'Opéra-Comique. L'œuvre de Meyerbeer a évidemment vieilli en quelques-unes de ses parties ; on y sent trop le convenu et la recherche de l'effet banal ; mais certaines pages, comme l'acte de la Cathédrale, resplendissent encore d'une inaltérable beauté.

Mlle Delna a complètement triomphé dans le rôle de Fidès ; sa voix puissante et profonde emplit admirablement le vaste cadre de l'Opéra ; l'artiste est toute vibrante de foi et de

passion ; elle a été acclamée et c'est de toute justice. Mlle Delna sera une des pensionnaires préférées de notre Académie nationale de musique.

Nous ne saurions omettre, non plus, le grand succès remporté par Mlle Bréval dans *Sigurd*, où elle remplaçait Mme Rose Caron. Le souvenir de sa devancière n'a nullement effrayé Mlle Bréval dont la voix généreuse et la nature très artistique ont été déjà si souvent appréciés. La nouvelle Brunehilde s'est montrée digne de son renom et a été chaleureusement accueillie dans ce nouveau rôle par le public de l'Opéra. On parle de lui faire jouer *Salammbô* ; elle y sera certainement remarquable.

Georges de Dubor.

Idéal

*Telle une vierge peinte en un vitrail gothique,
Un soir que je rêvais à quelque étrangeté,
Dans l'éblouissement de votre pureté,
Vous m'êtes apparue irréelle et mystique,*

*Vos lèvres psalmodiaient une lente musique
Faites de mots d'amour doux comme un ciel d'été,
Et votre front avait cette limpidité
Divine, des profils de la Diane antique.*

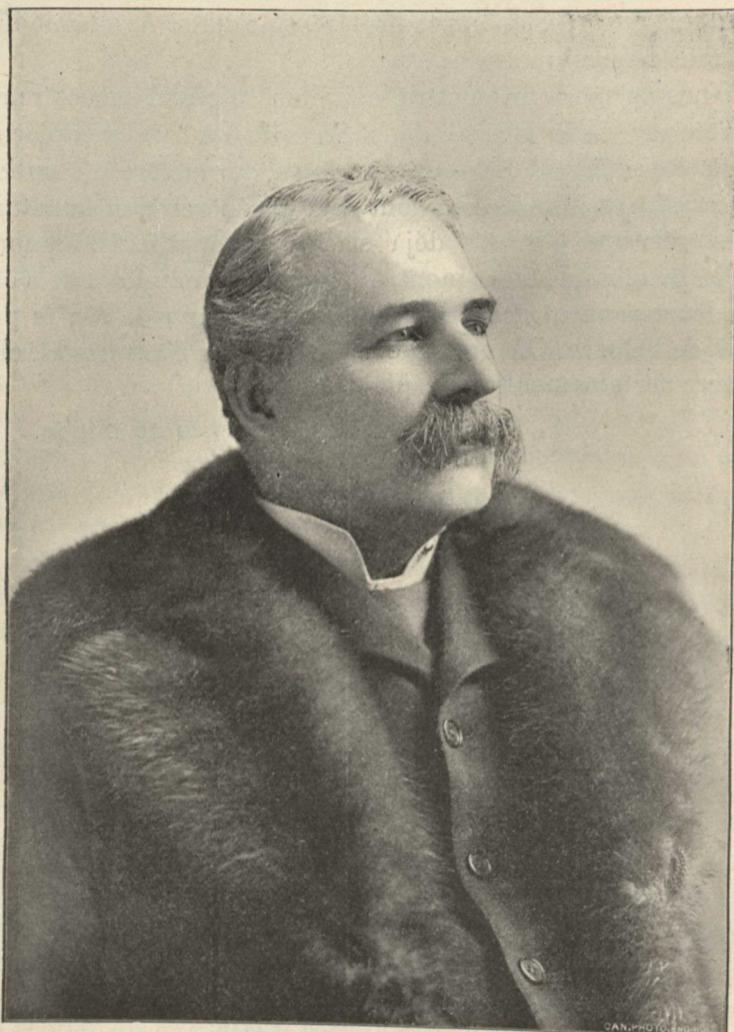
*Entre vos doigts d'or fin vous teniez une fleur
Qu'on eut dit cueillie en un jardin de rêve,
Et moi j'aurais voulu m'agenouiller sans trêve*

*Devant votre beauté d'idéale candeur,
Et là, le cœur vibrant d'extases infinies.
Lentement murmurer des paroles bénies.*

Paris, Mai 1898.

Henry Clavier.





JEAN-BAPTISTE LALIBERTÉ

Président de la Commission du Hayre de Québec.

Le Roi des Fourrures et l'un des maîtres du Commerce canadien.

Né en 1843, à Québec, M. J.-B. LALIBERTÉ fit ses études à l'École Normale où il reçut une éducation commerciale solide. Son père, qui était propriétaire d'importantes tanneries sur la rue St-Valier, en voulut faire à son exemple le forgeron de sa propre fortune.

Depuis 1867, date de la fondation de sa maison, M. J.-B. LALIBERTÉ à constamment travaillé à mettre le commerce canadien en évidence en Amérique, et il a fait de St-Roch, son quartier, un des plus importants centres commerciaux de toute la province de Québec.

Homme énergique, doué du génie des affaires, universellement connu — aucun touriste ne vient à Québec sans aller visiter son magnifique établissement de la rue St-Joseph — M. LALIBERTÉ, est, au physique un bel homme, agréable, à l'air résolu, grand, fort, au regard plein d'intelligence.

Il est président de la commission du Havre de Québec, et l'on sait l'importance considérable de cette situation.

Sa vie toute entière est un des plus beaux exemples pour ceux qui se destinent au commerce.

En politique, M. LALIBERTÉ est *libéral*. Et, c'est lui qui, depuis 20 ans, contribue le plus à faire élire dans la division St-Roch Sir Wilfrid Laurier, dont la confiance en ses amis est telle qu'il peut se reposer complètement sur eux de ce soin.

Enfin, la maison LALIBERTÉ, qui a des succursales dans toutes les grandes villes américaines et européennes, est l'égale de la maison Révillon de Paris.

La *Revue des Deux Frances*, salue en la personne de M. LALIBERTÉ, l'un des fils les plus intelligents du Canada-Français qui a su prendre la place très enviable de roi des fourrures en Amérique.

J.-A. L.



ÉTABLISSEMENT J.-B. LALIBERTÉ
A QUÉBEC



Frontispice de Raoul Durré.

Il me faut bien revenir sur le conflit hispano-américain pour montrer et discuter ici l'attitude de la presse parisienne dans cette lutte pour l'indépendance de Cuba.

Notre presse continue à lancer canard sur canard

et, dans cette chasse au canard d'eau, c'est à qui l'emportera. Les dépêches de New-York et de Madrid se fabriquent aujourd'hui dans les salles de rédaction et telle nouvelle se transforme soudainement en victoire ou en défaite, selon les sympathies du journal. Tous les voyageurs et ceux qui, sans n'avoir fait que le tour de Paris, — ce qui est déjà un assez beau voyage, — connaissent leur géographie, savent qu'à cette époque de l'année de gros brouillards règnent sur les côtes des Antilles et du sud-est des Etats-Unis. Un correspondant n'a-t-il pas pris l'autre jour ces brouillards pour la fumée d'une flotte, et de télégraphier aussitôt à Paris qu'une escadre croisait dans les eaux américaines. De là à charpenter une *nouvelle à sensation* ce fut tôt fait, — et notre journal parisien du soir *La Patrie*, où l'on mange un Américain à chaque repas, de lancer immédiatement ce pétard à gros effet : LA FLOTTE ESPAGNOLE DEVANT NEW-YORK!

*
**

Les élections viennent de se terminer sans apporter de

changement notable dans l'orientation de la politique générale. A noter deux faits qui ressortent clairement de cette manifestation : les progrès toujours croissants des socialistes en France et le désintéressement des électeurs en général. Le nombre de ceux qui se sont abstenus de voter est presque égal au nombre des votants, ce qui fait que dans beaucoup de circonscriptions l'élu ne représente que le quart des électeurs inscrits.

Je ne puis passer sous silence la promenade de l'*Ane blanc* dont mon ami Zo d'Axa présentait la candidature aux électeurs parisiens. On a ri pendant toute une journée de cette manifestation contre le suffrage universel dont le pamphlétaire de talent est l'irréconciliable adversaire. Zo d'Axa n'avait-il pas eu l'idée de jucher un bel âne d'une blancheur immaculée sur une voiture que six amis ont promenée par la ville à l'ébahissement de toute la population. L'Ane était le candidat, ceux qui le traînaient étaient ses électeurs. Et ce fut autour d'eux tout un cortège de badauds, les uns riant, les autres se fâchant rouge, à tel point que la police intervint et que six agents s'attelèrent à la voiture pour conduire l'âne au poste ! L'Ane candidat du Gouvernement !

N'est-ce pas là, d'Axa, la pression gouvernementale la plus odieuse ?

*
* *

La Presse parisienne vient de donner sa *Fête des Fleurs*, dans le décor magnifique du bois de Boulogne. Ça a été pendant deux jours un assaut continu des belles promeneuses à coups de roses, d'œillets et de violettes.

Le poète chinois qui a dit : il ne faut pas battre une femme même avec une fleur, s'en serait certainement voulu, s'il avait assisté à ce féerique spectacle. Adversaires politiques se rencontrent et se mitraillent, plus anodinement, et qui sait ? moins stupidement peut-être que dans les luttes parlementaires. Je rencontre la plupart d'entre eux. Ils sont

gais, causeurs, ils me semblent avoir plus d'esprit que dans leurs polémiques de journaux.

D..., qui est toujours un peu malade et se refuse à voir le docteur me dit :

— De tous les maux qui affligent l'humanité, la vie est encore celui dont les médecins nous guérissent le mieux.

Et le soir, au retour, les visages des jolies Parisiennes illuminent les avenues du Bois...

*
* *

Paris a passé le mois d'avril sans trop s'en apercevoir et cette date, qui était autrefois le prétexte à bien des farces, n'a donné lieu à aucune supercherie remarquable. Décidément Paris n'a plus de Parisiens...

Jadis, le fameux Romieu, qui fut préfet de la Dordogne s'il vous plaît, était le grand mystificateur par excellence. C'est lui qui, passant devant un magasin connu à Paris, entrait et demandait le patron. Celui-ci arrivait en toute hâte, croyant qu'un client sérieux désirait l'interroger. Et alors s'engageait le dialogue suivant :

— Monsieur, exposait gravement Romieu, je n'ai pas voulu passer devant votre boutique sans prendre des nouvelles de votre associé.

— Mais, je suis seul à diriger ma maison.

— Eh quoi ! vous n'avez pas d'associé ? Vous n'en avez jamais eu ?

— Jamais !...

— Alors pourquoi mettez-vous sur votre enseigne : *Aux Deux Magots ?*

Et Vivier, l'interminable Vivier, dont le nom commence à être oublié et qui fut pendant vingt ans la joie de notre pauvre humanité.

Un jour, Vivier voyage dans le coupé de la diligence de Lille avec un bonnetier et son épouse. A minuit le bonnetier remonte sa montre et murmure d'un air préoccupé :

— Ma chère Eulalie, je suis fâché de m'être mis en route.

Il y a demain une exécution capitale à Lille et nous sommes logés de façon à ne pouvoir nous soustraire à cet affreux spectacle.

Il se tourne vers Vivier qui demeure silencieux dans son coin.

— Savez-vous, monsieur, que l'on guillotinat demain à Lille?

Vivier lève sur le bonnetier des yeux tragiques.

— Hélas! Monsieur, à qui le dites-vous? Je suis le bourreau!

— Est-ce possible? dit la bonnetière qui ne peut réprimer un léger frisson d'horreur.

— Que voulez-vous, madame? Mon père était bourreau, mon oncle était bourreau. J'ai demandé en mariage une demoiselle du faubourg Saint-Germain. On me l'a refusée. Alors de dépit, j'ai repris le fonds de mon père.

— Moi, monsieur, s'il me fallait exercer un pareil métier, je serais mort avant le condamné.

— On se fait à tout.

— Et vous n'avez pas d'émotion?

— Aucune, excepté quand je guillotine un innocent.

— Un innocent? Comment, monsieur le bourreau, cela arrive donc.

— Pas tous les jours, mais de loin en loin. Tenez, celui que je vais exécuter tout à l'heure est innocent.

— Comment! on le sait et on le guillotine!

— Sans doute. Il faut vous dire que trois assassinats ont été commis dans l'arrondissement de Dunkerque. Impossible de découvrir les coupables. Cependant un exemple devenait nécessaire. On a jeté les yeux sur cet homme. Il ne tenait à rien; il était garçon et, en somme, peu intéressant. Malheureusement il niait. On a eu toutes les peines du monde à obtenir des aveux. Enfin, en le prenant par la douceur, on y est arrivé.

— Monsieur le bourreau, je sens que mes cheveux blanchissent. Et ce malheureux est résigné?

— Assurément. Hier, il a dit au gendarme: Je vous jure que je suis innocent. Et le gendarme qui les entend

tous dire cela, a répondu : Je le sais, mon ami, je le sais...

*
* *

Aujourd'hui, un de mes amis, le peintre X... se donne quelquefois le petit plaisir suivant : Il se poste sous les galeries de l'Odéon en face de la station des omnibus. Il attend qu'un gros voyageur, à tournure provinciale, ait grimpé sur le véhicule, puis il s'approche discrètement du conducteur, lui glisse vingt sous dans la main et lui tient ce discours : — Je viens vous demander un petit service. Ce monsieur qui vient de monter est un de mes parents dont la tête est un peu faible. Il se rend aux Batignolles, mais il confond généralement la place du Palais-Royal avec la place Moncey, le boulevard des Italiens avec le boulevard extérieur. Je vous prie de ne pas le laisser descendre avant l'avenue de Clichy. Si vous voyez qu'il se lève, forcez-le à se rasseoir, en lui criant très haut ces mots (il est un peu sourd) :

Pas encore arrivé ! C'est convenu n'est-ce pas ?

Le conducteur pour les vingt sous accepte... Le peintre X... saute dans un fiacre et s'apprête à savourer le spectacle de sa funisterie. L'omnibus s'ébranle, le fiacre suit. A la hauteur du pont des Saints-Pères, première alerte. Le gros monsieur quitte son siège, le conducteur se précipite : *Pas encore arrivé !* Une robuste bourrade, le gros monsieur retombe à sa place un peu étonné. Rue de Rivoli, seconde tentative. *Pas encore arrivé !* hurle le conducteur avec une nouvelle bourrade. Le gros monsieur proteste... « Je sais, je sais, reprend le conducteur plein de commisération pour ce pauvre d'esprit. Je vous préviendrai quand vous serez arrivé, comptez sur moi. je sais que vous êtes malade ! » Les voisins sourient, le gros voyageur n'ose protester... Mais à la fin, il se fâche. A la Bourse, il s'enfuit, le conducteur oppose une résistance désespérée.

— C'est un fou ! C'est un fou !

La voiture s'arrête, les agents arrivent, le gros monsieur *emballé* veut frapper le conducteur...

— Vous voyez, il devient furieux ! crie quelqu'un dans la foule.

Et cela se termine ordinairement par l'arrestation du gros monsieur qui va s'expliquer au poste avec le conducteur de l'omnibus, tandis que les autres voyageurs protestent avec animation, que la foule s'ameute innombrable et qu'au loin, dans son fiacre, le peintre X... se tord de rire...

A. S.

—:—:—:—

Sur quel Rythme ?

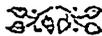
*Oh ! dis sur quel rythme il faudrait chanter
Les reflets soyeux de tes boucles blondes,
Pour te conquérir et te mériter ?
— Avec le murmure alangui des ondes.*

*Quand par des regards brillants, des rires clairs
Quêtant un baiser vers moi tu te penches,
Dis combien légers il te faut des vers...
— Comme le frisson du soir dans les branches.*

*Sur quel ton pourrai-je à mon tour oser
Pour que la chanson de l'amour varie,
Demander encore un joyeux baiser ?
Alors je ne veux que ta voix chérie.*

Paris, Mai 1898.

Jacques Bainville



Le Chant du Cygne

(SUITE) ⁽¹⁾

IV

Dans le grand lit où son corps, frêle maintenant comme celui d'un enfant, semblait perdu, Maud était couchée. Sa belle chevelure blonde avait pâli, ainsi qu'une fleur qui se dessèche; mais, sous les fins sourcils qui coupaient son front blanc, l'éclat de ses yeux bleus s'était assombri. Il y avait, dans leur regard, la résignation épouvantée d'un pauvre être qui se sent emporté vers la mort sans pouvoir se défendre. Deux plaques rouges marquaient ses pommettes, et ses mains amaigries étaient transparentes.

Par la fenêtre ouverte, l'air pur et le soleil entraient librement. Et cependant la malade haletait, et un frisson, par instants, la secouait. Sa sœur avait posé sa tête sur l'oreiller, et, honteuse de sa faiblesse, sanglotait doucement. Sténio, debout auprès du lit, regardait d'un air sombre les deux femmes, réunies après tant de tristesses, et, faisant un retour vers le passé, comparait Maud à ce qu'elle était quand il l'avait vue pour la première fois.

Daisy fraîche, vigoureuse et charmante, était l'image vivante de sa sœur à vingt ans. Et, avec un horrible serre-

(1) Voir la *Revue* d'Avril et de Mai derniers.

ment de cœur, Marackzy pensait : « C'est moi qui de cette enfant adorable et heureuse ai fait la créature pitoyable et désolée qui se meurt lentement sous mes yeux. Je suis l'artisan de son malheur. Pour moi, elle a tout quitté, qu'ai-je su lui donner en échange ? La vaine gloriole d'applaudissements éphémères, les jouissances d'un luxe qui n'était pas nouveau pour elle. Ah ! si notre enfant avait pu vivre ! Ses caresses auraient séché toutes les larmes, ses yeux auraient fait oublier le ciel de la patrie, son petit corps potelé et rose aurait, à lui seul, remplacé toute la famille... Mais notre amour était maudit : l'ange s'est envolé, et maintenant voilà que sa mère va le rejoindre. »

Le sublime artiste baissa le front, et des pleurs amers coulèrent sur ses joues pâles. Il était là, perdu dans sa douloureuse méditation, dégonflant son cœur oppressé, triste jusqu'à la mort. La voix de Maud le rappela à lui-même :

— Sténio, pourquoi restez-vous à l'écart?... Venez ici... Mais vous pleurez ! Qu'y a-t-il ?

— Rien, ma chérie... rien que l'émotion de voir votre sœur auprès de vous...

— C'est une grande joie, Sténio, et c'est vous qui me l'avez donnée, dit Maud avec un sourire... Depuis que Daisy est là, il me semble que je vais mieux... Ah ! si je pouvais la garder quelque temps, elle me rendrait la santé et la vie... Mais ce n'est pas elle seulement que je voudrais voir.

Sa voix devint grave, et une ombre passa sur son visage :

— Ah ! si mon père consentait à me pardonner !

— Maud ! s'écrièrent en même temps Daisy et Sténio.

Mais elle s'était soulevée, et les yeux brillants d'une lièvre soudaine :

— C'est lui... C'est sa rigueur qui me tue ! dit-elle, avec une agitation désespérée. Sa colère est un fardeau trop lourd pour moi... Mon cœur en a été brisé... Ah ! par pitié ! qu'il vienne ! Que je le voie seulement ! Qu'il ne me parle pas, s'il ne trouve en lui rien à me dire... Qu'il n'entre pas ici, si cela lui déplaît... Qu'il passe dans la rue, devant cette

fenêtre, comme un étranger. Au moins je l'apercevrai, et ce sera déjà la moitié du salut pour moi!...

A bout de forces, elle retomba en arrière, blêmit comme pour mourir, et, entre les bras de sa sœur et de son mari épouvantés, resta inerte, aspirant l'air avec d'horribles efforts. Quelques minutes s'écoulèrent, pleines d'angoisse. Enfin elle se ranima, et, caressant avec sa joue le visage de Daisy, d'un ton très bas, épuisée :

— Pardon, mignonne, je te fais de la peine... Tu vois, c'est ma destinée d'affliger toujours ceux que j'aime... Et pourtant je ne suis pas méchante!...

A ces mots, prononcés avec une douceur angélique, Marackzy se laissa tomber à genoux près du lit, et, posant sur la main de la malade son front, rendu plus brûlant par le chagrin qu'il ne l'avait jamais été par l'inspiration :

— Chère martyre, s'écria-t-il, toi qui as tant souffert sans te plaindre, tu vas maintenant jusqu'à t'accuser! S'il est un coupable, hélas! c'est moi seul! Moi qui ai passé dans ta vie pour la désoler...

— Non! pour la faire belle et éclatante!...

— Éclat! Beauté! Qu'en reste-t-il?... Ah! pourquoi n'est-ce pas moi que la mort a pris?... Moi disparu, ton père aurait pardonné... Ce n'est pas toi qu'il frappe et punit... c'est moi!... Il sait bien que chacune de tes souffrances me déchire le cœur, et c'est pour cela qu'il est implacable... Oh! chère et douce Maud, je donnerais ma vie pour te procurer un instant de joie... Que peux-tu vouloir, désirer?... Parle, je serais si heureux de te satisfaire!

Maud resta un instant silencieuse, comme si elle pesait la gravité de sa réponse, puis, si bas que son mari devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit :

— Avant de mourir, je voudrais revoir mon père.

Marackzy pâlit. Il avait offert sa vie à Maud. Il lui sembla qu'elle venait de lui demander davantage. Mais il n'hésita pas, et, d'un ton ferme :

— C'est bien! Quoi qu'il faille faire pour obtenir qu'il vienne, tu le verras.

— Oh! Sténio, murmura Maud, que tu es bon et que je t'aime!

Le grand musicien trouva la force de lui sourire, puis, se tournant vers sa belle-sœur :

— Chère Daisy, il se fait tard, il faut que vous alliez retrouver le marquis de Mellivan... Ne lui cachez rien de ce qui s'est passé ce matin, et demandez-lui s'il veut me faire l'honneur de me recevoir. Si pénible pour lui, et si douloureuse pour moi, que doive être cette entrevue, je pense qu'il la jugera nécessaire et ne s'y refusera pas.

— Il sera fait comme vous le désirez, dit la jeune fille.

Et, serrant une dernière fois sa sœur dans ses bras, reconduite par Sténio, elle sortit.

V

Dans le salon de son yacht, amarré à l'entrée du bassin, près de l'écluse, lord Mellivan marchait lentement depuis une heure, attendant Marackzy. Un épais tapis étouffait le bruit de ses pas. Les lambris d'acajou poli, rehaussés de baguettes de cuivre, réfléchissaient la pure lumière de midi. Par un sabord grand ouvert, entrait le parfum du flot montant. Au loin, le grincement de la chaîne d'une grue, servant à décharger un bateau charbonnier, se faisait entendre. Le vieux marquis ne regardait, ne sentait et n'entendait rien. Il poursuivait, dans un espace de quatre mètres, sa promenade inquiète, et sa pensée l'avait emporté bien loin.

Il voyait le jardin de son vaste hôtel de Grosvenor-Square, et, sur les pelouses, deux petites filles qui jouaient avec des cris joyeux. L'une, chancelante sur ses jambes de bébé, essayait de courir après la plus grande, et criait d'une voix argentine : « Maud! Maud! » Alors l'aînée s'arrêtait, venait

à sa sœur, et, assise dans l'herbe tiède, la prenait sur ses genoux, jouant déjà à la maman, et embrassant la tête blonde de la mignonne. Et lui, jeune encore, veuf depuis deux ans à peine, regardait le cœur attendri, ce spectacle charmant. Il se promettait de vivre exclusivement pour ces deux êtres adorés et, malgré des sollicitations nombreuses, de ne se remarier jamais. Ainsi il avait fait, et, dans une quiétude complète, sans amertume, sans chagrin, les deux enfants avaient grandi. C'étaient maintenant deux grandes filles, et leur père, qui s'était sacrifié pour elles, allait pouvoir réaliser le rêve de sa vie ; les voir mariées, mères à leur tour, et reposer sa vieillesse dans les douceurs d'une nouvelle famille. Avec quelle joie il passerait sa main dans la soie douce des cheveux de ses petits fils ! Eux aussi, il les regarderait gambader sur les gazons du vieil hôtel héréditaire. Au moins, eux, ils auraient leur mère pour suivre d'un regard inquiet leurs courses échappées. Et, quand ils seraient des hommes, afin que le nom de Mellivan-Grey ne disparût point, le vieux lord demanderait à la Reine de faire passer sa pairie sur la tête de l'ainé. Oh ! les beaux projets, les doux songes ! Comme ils avaient été de courte durée !

Soudain le tableau changeait, et le marquis revoyait le parc de Dunloë. C'était par un soir d'été : Maud n'avait pas paru de la journée, et quand Harriett était montée pour la prier de descendre dîner, elle avait trouvé sa chambre vide. Dans les grandes allées sombres, les valets, sous la conduite du vieux marquis, s'étaient répandus, appelant dans les bois, cherchant le long des berges de l'étang endormi sous les rayons de la lune, avec la crainte affreuse d'un malheur.

Hélas ! le malheur était plus grand qu'on n'eût osé le soupçonner. La fille du maître ne pouvait pas être retrouvée. Elle était partie avec celui qu'elle aimait. Et, devant les yeux du marquis, apparaissait la brune figure de Sténio, avec ses regards de feu et son front illuminé par l'inspiration.

Combien de fois, depuis trois ans, cette tête admirable avait hanté l'esprit du vieillard ! Ricanante et diabolique,

il la voyait comme celle du mauvais ange. Oh ! que de mal ce Marackzy lui avait fait ! Et comment l'expierait-il jamais ? Souffrances de l'orgueil, déchirement du cœur : le gentilhomme et le père avaient été atteints avec une égale cruauté. Bien souvent le vieillard s'était dit : s'il tombait un jour sous ma main, s'il était en ma dépendance, si je pouvais à mon gré l'insulter, le frapper !... Quelle revanche ! Qu'inventerais-je d'assez atroce pour qu'il payât tout ce que j'ai souffert ?

Mais ce jour tant souhaité n'avait pas semblé près de venir. Sténio était brillant, puissant, heureux. Tout lui réussissait. Il s'élevait vraiment au niveau de celui qui l'avait dédaigné, et ce musicien acclamé commençait à paraître digne d'être le gendre du descendant d'un des héros de la Conquête. Le marquis ne l'en haïssait que davantage, et, à sa rancune, s'ajoutait le regret de l'avoir mal jugé. Pour lui avoir pris sa fille, il l'eût tué ; pour s'être rendu digne d'elle, il l'eût torturé.

Et voilà que, tout à coup, on était venu lui dire : Il est près de vous, et il veut vous voir. D'un mot, vous pouvez en faire le plus misérable des hommes, ou lui donner une consolation suprême. Vous êtes l'arbitre de son espérance unique. Le jour qui ne devait point venir s'était levé : dans un instant, Sténio allait paraître.

Le marquis s'arrêta devant la fenêtre, et, le visage sombre, regarda au loin. Dans le prolongement du bassin, au-dessus des mâts des navires, à travers les agrès et les vergues, se dressait la falaise crayeuse en haut de laquelle s'élève la chapelle de Bon-Secours. Un soleil éclatant chauffait à blanc les flancs arides de la colline, et, comme des éclairs d'argent, les mouettes passaient rapides dans le ciel bleu. La cloche de l'église du Pollet se mit à tinter faiblement, et ce son lointain était si triste que le vieillard se sentit défaillir. Il lui sembla que c'était pour un mort qu'on appelait les fidèles à l'office, et il pensa que demain ce serait peut-être pour sa fille. Il étouffa un sanglot, ferma la fenêtre pour ne plus rien entendre, et, le front lourd de haine, il resta immobile, le cœur tremblant et les mains inertes.

Au même moment, un pas pesant ébranla l'escalier de l'entrepont, et la porte fut ouverte par le maître d'équipage. Dans la pénombre, la haute taille de Marackzy se profilait vaguement.

Le marquis fit un geste, le marin s'inclina, laissant le passage libre, et le mari de Maud entra.

Les deux hommes restèrent, un instant, face à face, s'examinant, et mesurant leur douleur au changement de leur visage. Le père de Maud, maintenant, était tout blanc, et ses lèvres pâles avaient un pli amer. Marackzy était maigre, voûté, et le tour de ses yeux était meurtri par des larmes secrètement versées. Sans dire un mot, lord Mellivan fit signe à Sténio d'approcher, et, debout, pour ne pas être obligé de lui offrir un siège, il s'appréta à l'entendre. Le grand artiste baissa la tête, et, lentement, comme si les paroles avaient de la peine à sortir de sa gorge contractée :

— Je vous remercie, Milord, d'avoir consenti à me recevoir. Vous savez déjà quel est le douloureux motif qui m'amène... Je viens ici en suppliant, je viens les mains jointes... vous demander grâce pour votre fille.

— Votre femme, interrompit le vieillard, d'une voix dure.

Tremblant d'émotion, Sténio poursuivit :

— Pour celle qu'enfant vous appeliez Maud et que vous aimiez !... Oubliez qu'elle porte mon nom, et souvenez-vous qu'elle a porté le vôtre... Ne raisonnez pas avec moi, ne discutez pas avec vous-même ! Que le cœur seul décide !... Si elle était vigoureuse et vaillante, vous pourriez l'accabler ; mais elle est faible, elle souffre, un mot cruel la briserait... Soyez généreux, ne songez pas à vos griefs... Ce n'est plus l'heure, hélas ! de punir : c'est l'heure d'absoudre... On ne tient pas rigueur aux mourants !

— Est-il donc vrai qu'elle soit en danger ? demanda le vieillard, avec une angoisse qu'il s'efforçait encore de dissimuler.

— Sans cela, dit simplement Sténio, serais-je ici ?

— Voilà donc ce que vous en avez fait ! s'écria lord Mellivan, après un instant de silence. Vous m'avez volé cette enfant, pour la conduire à une fin misérable ! Elle était

belle, riante et forte, quand vous l'avez emmenée courir le monde... Et aujourd'hui, vous dites qu'elle va mourir... Ah ! je me trouvais bien assez malheureux de ne plus l'avoir près de moi ! J'avais eu assez de peine à me l'arracher du cœur ! Pourquoi me parlez-vous d'elle ?... Laissez-moi !... Je ne la connais pas... Je n'ai qu'une fille !... L'autre, celle que j'adorais, n'est pas à l'agonie... Elle est morte !... Et je porte son deuil depuis trois ans !

Le marquis étouffa un gémissement et, prenant sa tête blanche entre ses mains, il parut oublier la présence de Sténio.

— Serez-vous donc impitoyable ? reprit le mari de Maud... Que faut-il que je dise pour vous émouvoir ? Que dois-je faire pour vous fléchir ? Vous voyez bien que je suis prêt à tout !...

— A tout ? répéta lord Mellivan, en montrant son visage devenu plus sombre encore. Même à me rendre mon enfant ?...

Sténio se redressa :

— Prétendez-vous donc m'éloigner d'elle ?

— Et vous, pensez-vous que je consentirai à la voir en votre présence ? Il n'y a pas de place pour vous et pour moi à son chevet. L'offensé ou l'offenseur. Son père ou son mari... Mais à quoi bon ce débat ?... Entre nous n'a-t-elle pas déjà choisi une fois ?

Une flamme passa dans les yeux de Marackzy.

— Milord, ce que vous faites là est atroce !

— Où prenez-vous le droit de me juger ?...

— Dans mon abnégation ! J'aime assez votre fille pour tout lui sacrifier. Puisque vous êtes implacable, imposez vos conditions. Quelles qu'elles soient, je ne les trouverai pas trop dures, si elles donnent un dernier bonheur à celle qui emportera ma vie avec elle.

Le marquis se tourna avec Sténio, et, avec un accent de haine indicible :

— Vous me l'avez enlevée vivante, dit-il j'exige que vous me la rendiez morte. Je veux l'arracher à votre douleur, comme vous l'avez arrachée à ma joie. Vous m'avez pris ses baisers, je la reprendrai à vos larmes. Rien d'elle ne vous

restera. Elle redeviendra mienne. Elle dormira dans le caveau de famille, auprès de sa mère, et vous vous engagerez à ne jamais mettre le pied sur le sol anglais pour venir rôder autour de sa tombe.

Marackzy regarda fixement lord Mellivan :

— Et, à ce prix, vous lui pardonnerez ?

Le vieillard, sans parler, inclina la tête.

Le mari de Maud n'eut pas un tressaillement, son visage blême demeura immobile, ses yeux restèrent sans larmes.

— Ainsi, de cet ange tant aimé vous me séparerez à jamais ? Le culte pieux, dont j'aurais entouré la chère morte, me sera interdit. Je n'aurai pas le droit de prier, de pleurer près d'elle, ni de lui porter des fleurs. Au désespoir de sa perte, vous ajoutez l'horreur de l'éloignement éternel. Ce qui aurait pu adoucir le déchirement de mon cœur, vous me le défendez. C'est me demander ma vie. Soit ! je vous la donne. Mais, au moins, que mon sacrifice soit largement compensé. Soyez aussi indulgent pour votre fille que vous êtes cruel pour moi ? Que chacune de mes tortures lui vaille un apaisement, chacune de mes amertumes une joie, et puisque pour tous ses sourires je dois donner des larmes, vengez-vous bien et faites-la très heureuse !

Lord Mellivan ne parut pas avoir entendu les paroles de Sténio. Inflexible, il marchait vers le but qu'il s'était fixé. Pour que Marackzy fût frappé, il fallait que Maud mourût. Qui sait ce qu'il aurait répondu si on lui avait donné le choix entre le salut de sa fille et l'accomplissement de sa vengeance ? Quel débat effroyable se fût engagé entre sa rancune et sa tendresse ?

Mais Maud était perdue : il ne restait qu'à punir. La rancune et la tendresse du vieux lord pouvaient se liguer contre celui qui était responsable du malheur, et l'écraser sans pitié.

Le marquis, se tournant brusquement vers Sténio, parut lui demander s'il avait encore quelque chose à dire. Il vit le musicien immobile, accablé. Alors, marchant vers la porte, il l'ouvrit.

— Je pense que maintenant vous pouvez vous retirer,

dit-il. Dans une heure, je serai auprès de ma fille. Mais, comme il ne me convient pas d'habiter la même ville que vous, je vous prévient que ce soir je partirai pour l'Angleterre.

Marackzy s'inclina sans une parole et sortit.

Le marquis écouta le bruit de ses pas dans l'escalier, puis sur le pont du navire. Quand il n'entendit plus rien, il poussa un profond soupir. Et, voyant Daisy qui accourait anxieuse du résultat de cette terrible entrevue, il lui tendit les bras, la serra sur sa poitrine, et éclata en sanglots.

VI

La vue de son père sembla avoir ressuscité Maud. Elle retrouva des forces, surmonta l'horrible tristesse qui la minait, et redevint souriante. Elle put se lever et faire quelques pas jusqu'à la fenêtre. Là, elle passa des heures délicieuses, réchauffée par la tiède lumière du soleil, caressée par la brise vivifiante de la mer, distraite par le mouvement joyeux de la plage.

Un autre que Sténio aurait pu croire que les médecins s'étaient trompés, et que Maud avait encore assez de vigueur pour vaincre la maladie. Mais le grand artiste avec une pénétration singulière, se rendait un compte très exact de l'état de sa femme.

Il la voyait momentanément exaltée par une joie inespérée luttant contre l'abattement de son corps. Mais il savait bien que le combat ne serait pas longtemps victorieux, et que, cette énergie factice cessant, la pauvre Maud retomberait, comme un oiseau blessé qui a essayé de fuir dans le ciel.

Il assistait, le cœur serré, à la révolte de cette jeunesse qui s'attachait à la vie. Et, jugeant bien léger le fil qui l'y

retenait encore, il maudissait le temps qui marchait si vite, les jours qui s'écoulaient si rapides, plein de l'angoisse d'un lendemain qui pouvait amener un malheur.

Ainsi qu'il l'avait dit, lord Mellivan était parti, mais il avait laissé Daisy et Harriett.

Et la présence constante des deux femmes contribuait à maintenir Maud dans ce bien-être moral, si nouveau pour elle, qu'il paraissait lui rendre la santé.

Chaque matin, la jeune fille arrivait avec sa gouvernante, et le logis s'éclairait d'un rayon de gaieté. Elle allait, venait, tournait, chantait, s'interrompant pour embrasser sa sœur, et répandant autour d'elle le charme ineffable de sa jeunesse et de sa grâce.

Maud, silencieuse, la regardait, et il lui semblait que tout ce qu'elle avait souffert était un mauvais songe. Rien de ce qui avait été le tourment de sa vie n'était vrai. Elle avait épousé Sténio avec le consentement de son père, elle n'avait jamais quitté son pays, elle n'avait point été séparée de sa sœur. Et l'ange blond tant pleuré n'était pas mort : il allait naître.

Quand la réalité lui apparaissait soudain, elle fermait les yeux, pour ne pas perdre sa douce illusion, et se disait : c'est ainsi que cela aurait dû être, c'est ainsi que cela est, et c'est le bonheur.

Elle éprouvait une joie mélancolique à parler du passé avec Harriett et Daisy. Peu à peu, comme un sympathique cortège, tous les amis perdus depuis trois ans passaient devant ses yeux. Et, pendant des heures entières, elle se perdait dans ce lointain de ses souvenirs. Elle oubliait ainsi bien mieux les amertumes et les craintes du présent, et elle se reprenait à être heureuse.

Quand Sténio voyait sa chère malade ainsi distraite, sans bruit, et, cessant de se contraindre, détendant les lignes de son visage contractées par un sourire de commande, il s'en allait, errant dans les endroits déserts. Il gagnait le sommet des falaises, et, là, sur l'herbe rare et jaunie, il s'asseyait, ayant autour de lui l'immense solitude du ciel et de la mer. Et il se perdait dans ses tristes rêveries.

Il écoutait l'orage de sa douleur qui grondait au fond de lui-même. Peu à peu, ses gémissements prenaient une forme musicale, et, dans son cerveau inspiré, des chants bourdonnaient exprimant le désespoir. A entendre ces harmonies, nées de sa souffrance, et qui la rendaient avec une intensité sublime, il éprouvait une torture sans nom. Il eût voulu faire taire son imagination. Mais son génie, vainement comprimé, déployait ses ailes et, ainsi qu'un aigle qui tient une proie pantelante dans ses serres, l'emportait lui-même, impuissant à résister.

Et c'étaient des marches funèbres qui retentissaient dans sa pensée, terrifiantes comme le glas des morts, lugubrement rythmées comme le pas des porteurs d'un cercueil, pleines de soupirs et de sanglots. Au pied de la falaise, les vagues se brisaient contre les rochers, faisant une basse incessante. Et, en proie à ces hallucinations, Sténio demeurait immobile, semblable à un être hanté. Il maudissait ce démon de la musique qui, irrésistiblement, s'emparait de lui, et donnait à son chagrin la forme artistique à laquelle il avait voué sa vie.

Dans les instants de trêve, il regardait la nappe immense des flots qui s'étendait à perte de vue, bleue, profonde, attirante. Et il pensait que dans ces ondes froides il trouverait, en un instant, l'oubli, le calme et le silence. Mais la pâle figure de Maud, évoquée ainsi qu'un blanc fantôme, le rappelait à son devoir, et lentement, il redescendait vers la ville, la tête penchée, las et triste. Il passait dans les rues sans regarder, ne répondant pas aux saluts, fuyant les importuns, et rentrait dans la chambre de la malade, le front calme et l'air riant.

La nouvelle de la présence de Marackzy à Dieppe n'avait pas tardé à se répandre. Et, dès les premiers jours, des visiteurs nombreux s'étaient présentés. Tous avaient trouvé la porte close. Le grand artiste ne voulait voir personne. Mais l'eau qui court, le vent qui passe, seraient plus faciles à contenir et à arrêter que la curiosité des femmes.

Dans cette ville d'eaux, pendant les longues journées passées au Casino, sur la terrasse, au bruit des lames qui déferlent, berçant l'oisiveté, que de paroles échangées, que

de médisances et de calomnies ! La semaine des courses avait attiré sur la petite plage normande, la fine fleur des gens dont l'occupation unique est de s'amuser. Et, à la vérité, cette aristocratie du plaisir était un peu en déroute, car elle ne s'amusait pas.

Le dernier scandale, causé par la fugue d'une jolie marquise espagnole avec un jeune banquier juif, était épuisé. Pas le plus petit brin de nouveauté pour s'affiler la langue. C'était décidément à périr d'ennui, ces bains de mer !

Aussi avec quel enthousiasme la sœur Élisabeth fut-elle accueillie, lorsque, devant son comité de dames patronnesses, elle manifesta le regret que Marackzy parût décidé à ne plus se montrer en public. Dans son imagination, uniquement préoccupée de la prospérité de son œuvre, les paroles de la jeune femme en compagnie de laquelle elle venait de quêter à l'hôtel Royal, le jour de leur rencontre avec Sténio, avaient fait un énorme trajet. Depuis ce moment elle roulait dans sa tête ce problème : obtenir du grand musicien qu'il jouât au bénéfice des Orphelins.

Et, pendant qu'absorbée, elle pesait une fois de plus les chances de réussite qu'elle se figurait avoir, les dames patronnesses, lancées dans un caquetage intarissable, rappelaient l'aventure de Maud, parlaient de lord Mellivan, du château d'Irlande, dont elles ne connaissaient point le nom, dramatisant la fuite de la jeune fille, la montrant poursuivie à cheval par son père, et obligée de se réfugier dans les bois avec Sténio. Et toute l'histoire de la pauvre femme mourante passait et repassait, défigurée, grossie, par la bouche de ces charmantes désœuvrées capables de dire du mal d'elles-mêmes, plutôt que de se taire.

— Il y a des entraînements que l'amour n'excuse pas, dit avec un geste dédaigneux une de ces dames. Comment peut-on en venir à se faire enlever par un artiste ?...

Une jeune duchesse blonde, qui portait un nom illustre, fit entendre une exclamation enthousiaste :

— Ma chère vous n'avez donc jamais entendu le merveilleux Sténio ? Alors ne parlez pas légèrement de l'amour

qu'il est capable d'inspirer. J'ai connu des femmes dont il aurait pu faire ce qu'il aurait voulu...

— Des folles !

— Des femmes qui nous valaient bien... Que voulez-vous ? L'influence de la virtuosité sur les pauvres êtres qui sont, comme nous, à la merci de leurs nerfs, est indéniable... Les passions les plus extraordinaires de ce temps-ci ont été excitées par des musiciens... Il y a, là, une fascination particulière... J'ai vu, lorsque notre admirable Vignot, avec sa barbe de Père Éternel, était au piano, chantant des airs de *Méphistophélès*, des femmes attirées, palpitantes, fascinées, comme les oiseaux par le serpent... Et Marackzy, c'est bien autre chose encore : jeune, beau, l'air fatal, l'œil étincelant comme un diamant... Il a, pour complices, vos regards vos oreilles, tout votre être !... Marackzy ? Tenez, n'en parlons pas ! Tachons seulement de l'avoir pour notre concert. et vous m'en direz des nouvelles.

— Mais comment faire ?

— Il n'y a que sa femme qui obtiendra de lui qu'il consente... Mais comment pénétrer jusqu'à elle ? La porte est sévèrement condamnée... Peut-être s'ouvrirait-elle pour moi ?...

— Oh ! duchesse, il faut vous dévouer !... s'écria, avec ardeur, la sœur Elisabeth ; nous vous serions si reconnaissants, mes pauvres petits et moi !

La jolie blonde prit un air réfléchi.

— Je n'ai pas vu Marackzy depuis notre ambassade à Vienne... Se souvient-il encore de moi ?... Et sa femme ? Bah ! je tenterai l'aventure... C'est pour les pauvres !

Elles se remirent à parler des affaires de l'œuvre, entremêlant leur comptabilité de petits cancans, qui soulevaient des rires et des exclamations. Pendant ce temps-là, dans la cour, les Orphelins, habillés de gris, avec un brassard noir à la manche, jouaient au soleil. Il y en avait des petits et des grands, tous victimes de la vaste mer et tous, par un sort fatal, destinés à affronter un jour les flots qui avaient mis leur enfance en deuil. Ils couraient, insoucians, joyeux. Et, par dessus les murailles, les hautes mâtures des navires se

dressaient, les entourant de tous côtés ainsi qu'une barrière, comme pour les empêcher d'échapper à leur destin.

Un soir, en rentrant de sa promenade accoutumée, Marackzy, dans le vestibule de son appartement, trouva une dame qui l'attendait. La pièce était obscure : le musicien salua et s'appretait à s'éloigner, quand la visiteuse, se levant vivement, vint à lui, la main tendue, avec de petits cris étouffés :

— Oh ! cher monsieur Marackzy !... Eh quoi !... Vous ne me reconnaissez pas ?... Suis-je donc si changée ?...

Comme il hésitait, se demandant s'il allait se sauver brutalement, plutôt que de subir ce flux de paroles, la dame le prit par le bras et, l'amenant près de la fenêtre :

— Et maintenant, vais-je être obligée de me nommer ? demanda-t-elle avec assurance.

Sténio sourit d'un air contraint, et, inclinant sa haute taille :

— Excusez-moi, duchesse... Je perds un peu la tête depuis quelque temps...

Il fit une nouvelle tentative pour fuir, mais la dame patronnesse avait engagé la bataille, et entendait ne pas laisser l'ennemi se dérober. Elle prit place sur une banquette, et, contraignant Marackzy à s'y asseoir à ces côtés :

— Que de chagrins vous avez eus, depuis que nous ne nous sommes rencontrés ! dit-elle, avec un ton pénétré... Croyez que je vous ai plaint de tout mon cœur... Aucune de vos tristesses ne pouvait laisser vos admirateurs indifférents... Quel vide votre retraite a fait dans le monde musical ! Que de regrets !... Mais heureusement la santé de votre charmante femme est meilleure, m'a-t-on dit... Ah ! qu'elle était jolie, il y a deux ans, à Vienne !... Et quelle amabilité !... Ne pourrai-je avoir le bonheur de la voir ?...

Lassé par ce verbiage, Sténio répondit à voix basse que c'était impossible : le médecin l'avait défendu. Il resta sans parler, attendant que la visiteuse s'en allât. Mais elle, sans bouger, répétait sur différents tons :

— Comme c'est fâcheux ! comme c'est fâcheux !

Et elle regardait autour d'elle, semblant guetter une porte

entr'ouverte, pour se glisser dans l'appartement de la malade.

— Quel était le but de votre visite? dit alors Sténio, avec impatience.

La jolie blonde joignit les mains, et, s'efforçant de donner à son visage une expression navrée :

— Ah! cher grand artiste!... Il y a tant de misères et vous êtes si puissant!... Un mot, prononcé par vous, suffira à sauver bien des infortunés... Nous adresserons-nous inutilement à votre cœur généreux?... Dites oui, sans savoir de quoi il s'agit; vous n'aurez pas de regrets, et nous vous aurons bien de la reconnaissance!...

Marackzy n'entendit pas un mot de plus : il interrompit la dame patronnesse :

— Vous venez me demander de jouer dans un concert? dit-il. C'est inutile! je n'y consentirai pas...

— C'est pour les Orphelins.

— Si vous avez besoin d'argent pour vos pauvres, je vous en donnerai, dit-il avec animation; mais jouer, me montrer en public, quand j'ai la mort dans le cœur, n'y comptez pas!...

Il avait élevé la voix, et une rougeur de colère était montée à son visage.

— N'insistez pas, Madame, ajouta-t-il presque rudement, en voyant que la duchesse allait faire un nouvel effort... Et, tirant de sa poche, un carnet, il y prit des billets de banque qu'il mit dans la main de la solliciteuse. Puis, la saluant avec une grâce où le charmant Sténio des anciens jours reparut pour un instant :

— C'est moi qui suis votre obligé, dit-il doucement.

Et conduisant la dame patronnesse jusqu'à la porte du vestibule, il s'inclina une dernière fois et rentra dans l'appartement.

Maud venait de se recoucher, et Daisy, assise près du lit, lui faisait la lecture. A la vue de son mari, la malade se leva sur son coude et, laissant aller en arrière sa tête, pour laquelle maintenant le poids de ses blonds cheveux était trop lourd, elle murmura d'une voix usée par la maladie :

— Avec qui parliez-vous, Sténio?... Et qu'y avait-il?

— Rien, mon enfant chérie.

— Mais il m'a semblé reconnaître une voix de femme ?

— Etes-vous jalouse, Maud ? dit le grand artiste avec une feinte gaieté.

— Non, mais je suis curieuse...

— Eh bien ! le bruit s'est répandu que nous étions de passage ici, et on est venu m'adresser la même et irritante demande de jouer dans un concert...

— Pour les malheureux, sans doute ? interrompit Maud.

— Eh ! toujours ! C'est la grande excuse des importuns ! reprit Sténio avec amertume... Des malheureux ! N'y a-t-il que les pauvres qui le soient ?

A cette allusion, une ombre passa sur le front de la malade. Marackzy s'arrêta aussitôt, et, calmé :

— Je suis plein de pitié pour leur misère, Maud... J'ai donné pour ces enfants, en votre nom et au mien...

— Ah ! C'était pour des enfants ?... dit la jeune femme avec un accent profond.

Elle resta silencieuse, les yeux fixes et mouillés, puis, tout bas, comme si elle parlait pour elle seule :

— Des enfants !... Comme c'est triste de les voir souffrir !... On donnerait sa vie pour leur éviter une peine... Les larmes des enfants percent le cœur des mères... Bienheureuses, pourtant, celles qui gardent les leurs, et peuvent encore les voir pleurer !... Oh ! ces petits êtres, doux, caressants, faibles... si vite abattus... si tôt enlevés !...

Une sourde plainte monta jusqu'à ses lèvres, et elle tourna la tête, pour que son mari et sa sœur ne vissent pas qu'elle pleurait. Comme ils s'interrogeaient anxieusement du regard, elle se souleva, et le visage altéré, parlant avec effort, presque étouffée :

— Sténio, dit-elle, il faut faire quelque chose pour ces enfants... Plus que vous n'avez fait, mon ami... Si cela vous est pénible, je vous le demande au nom du cher mignon que nous avons perdu... En voyant que nous sommes bons pour les enfants qui souffrent, il me semble qu'il se réjouira dans le ciel...

Elle retomba sur son oreiller et éclata en sanglots.

— Maud!

Sténio et Daisy l'avaient prise dans leurs bras, terrifiés, craignant de la voir mourir.

— Je vous obéirai, s'écria Marackzy... Tout! oui, tout pour vous contenter... Au nom du ciel, calmez-vous! Est-il une chose dont je ne sois capable, si vous m'en priez?... Et ce sera si facile! Mes répugnances, ma lassitude, je les surmonterai... Qu'est-ce que cela?

Maud fut secouée par une toux déchirante, qui lui fit monter du feu aux pommettes. Calmée, au bout d'un instant :

— Merci, dit-elle, en serrant la main de Sténio.

Elle demeura, immobile, rêvant, puis, avec une ardeur fébrile :

— Vois-tu, ce n'est pas seulement pour ces enfants que je veux que tu joues, c'est aussi pour moi... Il y a bien longtemps que je ne t'ai entendu... Oh! je sais bien ce que tu vas dire : je jouerai pour toi seule, je te donnerai la fête que tant de princes ont désirée, depuis un an, sans pouvoir l'obtenir...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, et, avec une animation plus grande :

Mais ce n'est pas ainsi que je veux t'entendre, reprit-elle. C'est au milieu des acclamations et des bravos d'un public enthousiaste, comme le soir où je t'ai vu pour la première fois... Cela me rappellera le beau temps de ma vie : celui où j'étais pleine de force et d'espérance, où tout me souriait...

Une crise nouvelle arrêta ses paroles et contracta son visage.

Sténio s'était approché, et, caressant les doigts amaigris de la jeune femme :

— Ne parle plus, mon ange, je t'en prie, tu te fatigues... Je ferai ce que tu désires. Trop heureux si, au prix d'un effort, je puis te donner un moment de plaisir...

Elle agita sa tête, un angélique sourire glissa sur ses lèvres et rayonna dans ses yeux. Et gardant la main de Sténio dans la sienne, elle parut s'assoupir.

VII

Dans la salle de concert des *Bains chauds*, tout ce que Dieppe comptait de dilettantes et de curieux était rassemblé. Il faisait une chaleur terrible, et les femmes, en robes claires des fleurs dans les cheveux comme pour un bal, agitaient leurs éventails qui, avec leurs couleurs vives sous la lumière des lustres, semblaient de larges papillons battant des ailes.

Au premier rang, dans un groupe, la petite duchesse, à qui chacun faisait honneur de l'acceptation de Marackzy, prenait des airs de présidente, donnait des ordres aux commissaires et se répandait en bruyantes explications.

Depuis deux jours, Maud avait été transportée dans l'appartement habité par sa sœur à l'hôtel des *Bains chauds*. Et c'était vraiment un miracle : dans l'attente du succès qu'allait remporter Sténio, elle renaissait. Les médecins osaient presque parler de guérison possible. Elle avait, le jour même, essayé quelques pas dans sa chambre. Maintenant, derrière l'estrade, dans le salon d'attente, elle était étendue sur un lit de repos, et, soutenant son mari par son invisible présence, elle réalisait le rêve, qu'elle avait fait, d'assister à son triomphe.

Car c'était un triomphe sans pareil que remportait le grand artiste. Depuis le moment où, ténébreux et pâle, il avait paru devant le public, et avait fait vibrer les cordes de son violon merveilleux, le ravissement de ses auditeurs n'avait fait que croître. Les murmures d'admiration de l'assemblée passaient comme des frissons voluptueux, et chaque morceau se terminait par des cris de délire.

Jamais Sténio ne s'était livré avec une telle passion, avec une ardeur si fiévreuse. Une force surhumaine l'entraînait :

il semblait possédé. Et, oubliant les choses et les êtres, il suivait le démon musical qui l'emportait dans un tourbillon vertigineux. Son visage était à la fois superbe et terrible. Un air d'égarément sublime obscurcissait ses yeux. Il ne voyait plus, il n'entendait plus, il jouait, riant avec exaltation quand il exprimait dans son chant l'allégresse et le plaisir, ou pleurant de vraies larmes quand il traduisait la douleur et le désespoir.

Ses auditeurs, le regard rivé sur lui par une sorte d'attraction surnaturelle, suivaient, pleins d'une admiration mêlée d'angoisse, le crescendo terrifiant de son inspiration. Dans son âme, exposée à nu, ils voyaient ses tristesses, devinaient ses amertumes, et comprenaient que les sons suaves ou déchirants qui frappaient leurs oreilles étaient faits du souvenir de ses joies passées et de la crainte de son malheur à venir. Mis en contact direct avec cette puissante nature d'artiste, ils palpitaient de toutes ses impressions, et jamais pareille émotion n'avait été éprouvée par eux.

Dans le salon réservé, seule avec sa sœur, Maud écoutait. Les premières notes lui avaient causé une sorte de suffocation. Ses nerfs s'étaient tendus, sa respiration avait sifflé, plus pénible, et Daisy avait eu peur. Mais, peu à peu, cette sensation douloureuse s'était apaisée, et un calme exquis avait enveloppé la jeune femme, comme si, baignée par ces ondes mélodieuses, elle s'y fût reposée et rafraîchie. Elle avait pu jouir alors de ce prodigieux talent qui, dépensé devant mille spectateurs, n'était déployé, en réalité, que pour elle.

Comme dans un mirage, les trois années qui venaient de s'écouler, reparurent devant ses yeux, évoquées par Sténio. Chacun des airs qu'il jouait marquait, pour elle, un instant de sa vie.

Elle se retrouva dans le salon de la Reine, quand elle l'avait vu pour la première fois.

Puis dans le jardin du vieil hôtel de Grosvenor Square, où, pendant les douces soirées de printemps, Sténio se promenait auprès d'elle. C'était là que, pour la première fois, il avait osé lui avouer son amour. Elle croyait sentir encore

l'odeur d'un lilas en fleurs qui penchait vers eux ses branches. Daisy était arrivée en courant, et, cette fois-là, l'aveu était resté sans réponse.

Oh ! les délicieux moments d'intimité quand Sténio jouait, pour lord Mellivan, seul, dans le petit salon, et qu'elle l'accompagnait au piano ! Comme elle était entraînée par le rythme de sa musique ! Elle s'imaginait être emportée en croupe, par lui, sur un cheval fougueux courant à perdre haleine.

Ensuite c'était le vieux manoir irlandais avec ses bois séculaires. Sténio paraissait, et elle ne pouvait se défendre de le suivre. Quelles douloureuses et exquisés années : pleines d'amour, de remords, d'humilité et d'orgueil ! Comme elle eût volontiers sacrifié ses joies de jeune femme adorée, enviée, fêtée, pour un seul mot de pardon prononcé par son père ! Et, pourtant, que d'enivrement pendant ces derniers temps ! Les princes, les souverains, l'accueillaient avec des paroles flatteuses. Et, dans la lumière, dans les fleurs, au bruit des applaudissements, le violon magique chantait, courbant les foules dans une admiration prosternée.

Enfin, hélas ! le décor changeait encore une fois, et tout devenait noir. Dans un berceau, un pauvre enfant pâle se mourait, malgré les soins, malgré les prières, malgré les larmes. Elle se penchait vers lui, elle essayait de le ranimer de son souffle. Vain effort !... Entre les mains caressantes qui le réchauffaient, le pauvre petit devenait plus pâle et plus glacé. Et tout était fini !...

Soudain, il lui sembla qu'une grande clarté se faisait, et, dans un ciel parsemé d'étoiles, aux sons de voix célestes, elle vit le chérubin, souriant et ranimé, qui lui tendait les bras. Il planait devant elle et l'appelait. Elle n'avait plus qu'un effort à tenter pour s'arracher à la terre, et le suivre. Et cependant elle se sentait retenue par une force invincible. Dans le lointain, doux et plaintif, le violon de Sténio se faisait entendre. Il parlait, lui aussi, et disait : Veux-tu donc m'abandonner ? Attends que je parte avec toi pour le séjour bienheureux où l'on ne souffre pas, où l'on ne pleure plus, où l'on aime dans l'éternité !

Et, prise entre ces deux tendresses, celle de son enfant et celle de son époux, Maud se débattait, en proie à une mortelle torture. La sensation éprouvée fut si vive qu'elle poussa un cri. Elle sortit de son rêve, vit sa sœur près d'elle, et, à bout de souffle, comme un naufragé, lui saisit le bras.

— Maud ! mon Dieu ! dit la jeune fille, comme tu es pâle ! Tu souffres ?

— Non ! mais je sens que je vais vous quitter... A l'instant j'ai vu, là, mon cher petit qui me faisait signe de venir... C'est l'heure ! Sténio lui-même le devine : écoute ce qu'il joue !...

C'était le *Chant du cygne*, avec ses harmonies désolées, ses glas funèbres et le roulement des pas de la marche funèbre sur les dalles sonores. Et, au milieu de son angoisse suprême, Maud, soulevée encore par le génie de celui qu'elle aimait, prêtait ardemment l'oreille à ces accents terribles qui lui annonçaient ses funérailles. Elle ne vivait que pour écouter. Et, pour elle, l'admiration suspendait la mort.

— Veux-tu que je l'appelle ? dit Daisy épouvantée.

Mais Maud, rassemblant ses dernières forces afin de ne pas perdre une note de ce chant merveilleux :

— Non ! laisse, que je l'entende encore !...

Une extase passa dans ses yeux, et, tout bas, comme un murmure :

— Oh ! si je pouvais mourir en l'écoutant !

— Maud ! ma chérie !...

La mourante se retint à l'épaule de sa sœur, et, livide, le regard fixe, la voix changée :

— Oh ! quel désespoir de le laisser ! Comme je l'aime, et combien il va souffrir !...

Daisy fit un pas vers la porte, mais, d'une main défaillante, Maud l'arrêta. Une immense acclamation venait de s'élever dans la salle. Les cris, les bravos, les trépignements roulaient comme un tonnerre, et, dominant le tumulte, un nom mille fois répété, souverain et éclatant, se détachait : Marackzy !

Les yeux de Maud étincelèrent. Un sourire d'orgueil illumina son visage. Elle se souleva, avec une énergie surhu-

maine, et tendit les bras à Sténio, qui rentrait, chargé de couronnes et de bouquets. Il laissa tomber les fleurs sur le lit de la jeune femme, qui se trouva couverte de l'odorante jonchée, et, pliant le genou, il sembla lui offrir, comme un tribut, toute sa gloire.

Elle eut la force de poser sa main sur le front encore rayonnant qui se courbait devant elle. Elle se pencha pour y mettre un baiser. Sténio entendit qu'elle murmurait ce mot : Heureuse ! Il sentit un souffle léger passer sur son visage. Il poussa un cri, qui se confondit avec les applaudissements ininterrompus de ses admirateurs.

Dans l'enivrement du triomphe, dans l'adoration du grand artiste, Maud venait de rendre son dernier soupir.

VIII

Deux jours plus tard, vers quatre heures, à la mer pleine, le yacht de lord Mellivan sortit du port : ses vergues en pantenne, son pavillon en berne, et l'arrière drapé d'une voile noire. Dans le salon, où Sténio avait pris l'engagement de rendre Maud morte au père à qui il l'avait prise vivante, Daisy et Harriett pleuraient auprès d'un cercueil entouré de lumières et couvert de fleurs.

Le navire marchait lentement, comme s'il eût emporté à regret son funèbre fardeau. Sur le pont, l'équipage était immobile et silencieux. Au bout de la jetée, tous les curieux rassemblés se découvrirent au passage. La mer était unie ainsi qu'un lac. On eût dit qu'elle se faisait douce pour bercer plus mollement le dernier sommeil de Maud.

Au moment où le yacht franchissait la barre, une barque parut derrière lui et, à sa suite, dans son sillage même, se dirigea vers le large. Deux hommes seulement la montaient : un pêcheur qui ramait vigoureusement, car il n'y avait pas

un souffle de vent pour enfler sa voile, et un passager tout en noir, assis à l'avant, la tête appuyée sur sa main. Un sourd murmure aussitôt courut dans la foule massée au pied du phare, un nom passa de bouche en bouche : « Marackzy ! » Et, de nouveau, comme devant un second mort, tous les fronts se découvrirent.

Sténio ne sembla pas avoir vu ni entendu. Ce qui l'entourait n'existait plus pour lui. Ses regards étaient tournés vers le yacht, qui emportait tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Et fidèle, irrésistiblement, il suivait, sans savoir où sa course le conduirait, comme si un lien invisible l'eût attaché à ce sombre bateau, dont chaque tour d'hélice lui brisait le cœur.

Peu à peu, la distance grandit entre le yacht et la barque. Ainsi qu'un grand oiseau de mer, qui a déployé ses ailes et effleure légèrement les vagues, le navire commença à s'éloigner. Alors Marackzy se dressa pour le mieux voir, et, debout, se détachant sur le fond clair de l'horizon, il apparut, son violon à la main.

Nu-tête, sous le soleil, ayant l'immensité autour de lui, comme s'il eût pensé que la morte pouvait encore l'entendre, il se mit à jouer. L'atmosphère était si calme que, du rivage, on l'entendait distinctement. Et, pur comme une prière, le *Chant du cygne* courut sur les flots et monta vers le ciel.

Jamais les adieux à la terre n'avaient résonné avec une expression aussi poignante. Ce n'était plus le violon qui pleurait, c'était le cœur même de Sténio. Sa douleur, son désespoir, les sanglots qui se brisaient en lui, retentissaient en notes déchirantes. Et les aleyons tournaient en cercles éperdus autour de ce désolé, qui chantait plaintif sur la mer bleue, comme eux au milieu de la tempête.

Le yacht forçait sa marche, maintenant, et déjà, au lointain, sa fumée seule restait distincte. Le matelot ramait de toutes ses forces, écoutant d'une oreille distraite. De la terre, on voyait la barque semblable à une petite tache noire. Les yeux fixés sur le point où le navire allait se perdre dans l'espace, Sténio jouait toujours. Soudain, la fumée, ombre légère, se fonda, et tout s'effaça.

Le son du violon se brisa, lugubre comme un sanglot, et, dans le silence lourd, le bruit des avirons frappant l'eau en cadence, se fit seul entendre.

Étonné, le pêcheur tourna la tête. L'avant de la barque était vide, et, sur les flots, rien ne paraissait plus. L'homme épouvanté poussa un long cri d'appel. Aucune voix ne lui répondit. Alors, lentement, il retourna vers le port.

On ne retrouva jamais le corps de Sténio. Sans doute, quelque courant favorable avait emporté le sublime musicien vers les grottes bleues, au seuil desquelles l'agitation des flots expire, et où, dans le silence des mers profondes, les divines sirènes chantent le bonheur éternel.

Georges Ohnet.

FIN

L'ALOUETTE

— *Envole-toi, l'alouette!*
Guetteuse du matin, fleur vivante du sol
Où tu sautillais rapide et fluette,
Prends ton vol!

Elle monte, et chante, et monte,
Comme un élan d'amour qui s'enlève en priant,
Et du haut de l'aube elle nous raconte
L'Orient.

L'alouette a deux patries,
Le sol natal où sont endormis nos aïeux,
Le sol parfumé de choses fleuries
Et les cieux.

C'est l'hôtesse du mystère
Qui palpite dans les rayons couleur de miel
Et qui va porter l'odeur de la terre
Près du ciel!

C'est la terre qui s'élève,
C'est l'âme des sillons qui s'exalte vers Dieu,
Gravissant l'aurore et baignant son rêve
Dans du bleu!

Plus haut pour mieux vivre!
Plus loin des prés, des champs, des hameaux et des bois,
C'est l'âme qui monte et qui se délivre
De son poids!

Ivre de lumière et folle
De crier dans l'espace idéalement pur,
Prière qui plane et foi qui s'envole
Dans l'azur,

C'est l'âme en fureur de croire,
Et l'homme agenouillé dans les plis du labour
Regarde vibrer cette étoile noire
Du plein jour...

Edmond Haraucourt.

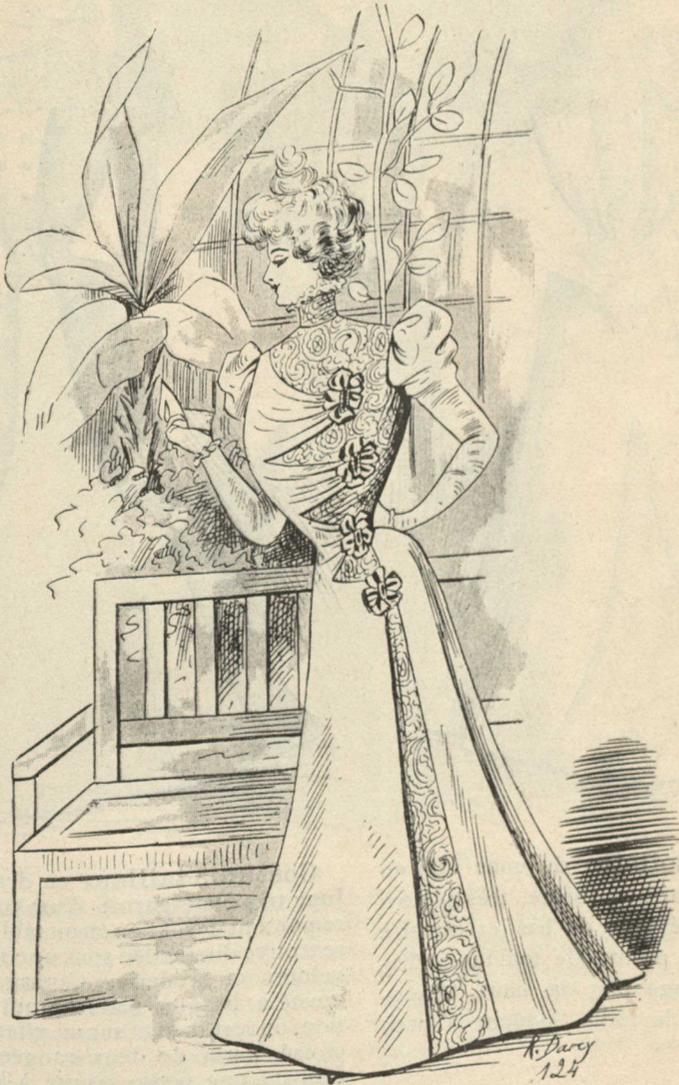
LA MODE PARISIENNE

SUPPLÉMENT SPÉCIAL

DE LA

REVUE DES DEUX FRANCES

L'Administration se charge de fournir les patrons sur demande



Élégante robe princesse en satin Liberty ouverte sur une quille de guipure. Corsage drapé et fermé de côté, sur devant de guipure, par des choux de ruban retenus par une boucle de stras.



Élégante toilette de jeune fille en taffetas glacé. Jupe en forme, très plate à la taille, bien évasée du bas et ouverte devant sur une pointe de taffetas à disposition. Corsage plat du haut, légèrement blousé à la taille. Manche à petit bouffant.

Figurine de la Société Générale des Journaux de Modes professionnels, 8, Rue de Richelieu, Paris.



Costume tailleur en drap mousseline. Jupe très plate garnie d'un volant en forme remontant devant en étroit tablier, la couture se trouve dissimulée sous une incrustation de velours et broderie. Corsage entièrement ajusté à basque plate entourée d'incrustation, ouvert devant sur un gilet de satin blanc croisé, garni de deux rangées de boutons, formant une petite pointe à la taille. Deux petits revers recouverts de petites dentelles froncées s'ouvrent sur une petite guimpe de dentelle. Manche à petit bouffant à pointe sur la main. Cravate de dentelle.



Toilette de promenade en foulard quadrillé. Jupe en forme très plate à la taille montée en plis couchés derrière. Corsage blouse ouvert devant sur une chemisette de mousseline de soie plissée, trois pattes superposées, bordées de petits plissés et garnies de boutons, sont prises dans les épaules et retombent jusqu'à la poitrine. Manche à petit bouffant surmontée d'une épaulette carrée bordée d'un plissé. Col et ceinture drapés en satin. Chapeau relevé de côté garni d'une longue amazone, bouquet de violettes et chou de satin.

Figurines de la Société Générale des Journaux de Modes professionnels, 8, Rue de Richelieu, Paris.

SPECTACLES

- Opéra.** — 8 h. *a/b*. — Thaïs. — Les Maîtres Chanteurs.
- Français.** — 8 h. 1/2. — Célian le Bien-Aimé. — Adrienne Lecouvreur.
- Opéra-Comique.** — 8 h. 1/2. — Sapho.
- Odéon.** — 8 h. 1/2. — La Grand'Mère. — Mon Enfant.
- Renaissance.** — 8 h. *a/b*. — Relâche.
- Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Zaza.
- Gymnase.** — 8 h. 1/2. — L'Aînée.
- Variétés.** — 8 h. 1/4. — Le Chapeau de Paille d'Italie. — Un Tour au Bois.
- Gaité.** — 8 h. 1/2. — Le Maréchal Chaudron.
- Palais-Royal.** — 8 h. 1/2. — La Culotte.
- Porte-St-Martin.** — 8 h. 1/4. — Cyrano de Bergerac.
- Théâtre Antoine.** — (ex-Menus-Plaisirs). — 8 h. 1/2. — Les Tisserands.
- Ambigu-Comique.** — 8 h. 1/2. — La Joueuse d'Orgue.
- Folies-Dramatiques.** — 8 h. 1/2. — La Femme à Papa.
- Th. Cluny.** — 8 h. 1/4. — Ma Belle-Mère.
- Th. de la République.** — 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.
- Folies-Bergère.** — Diamant, ballet, etc.
- Casino de Paris.** — Le Biographe.
- Olympia.** — Barbe-Bleue. — Les Favorites.
- Scala.** — Psst! Psst!
- Parisiana.** — Cyrano à Paris.
- Eldorado.** — Lui!... — La Petite Goualeuse. — à 8 h.
- Trianon.** — Allons-y!...
- Treteau de Tabarin.** — 9 h. 1/2. — Fursy, Cyrano de Tarascon.
- Nouveau-Cirque.** — à 8 h. 1/2. — La Chasse.
- La Roulotte.** — Ohé! Ohé! — Miette Ferny. — Chan. anim.
- Le Grand Guignol.** — 9 h. — Les Boulingrin. — Le Lézard, etc.
- Moulin-Rouge.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.
- La Cigale.** — 8 h. 1/2. — Fémina!... revue, etc.
- Cinématographe.** — Le Voyage au Japon.
- Bullier.** — Tous les jeudis, bal masqué.
- Musée Grévin.** — Le drame de Bicêtre, etc., etc.
- Jardin d'acclimatation.** — Ouvert tous les jours. — Concert tous les dimanches.

NOTE

Nous avons fort remarqué, l'autre jour, au Bois de Boulogne, pendant la fête des fleurs, de très jolies toilettes signées par M^{lles} Billion et Jarrier, les couturières de la rue de Lille.

Que nos aimables lectrices se souviennent de cette adresse :
Maison Billion et Jarrier, 33 rue de Lille, à Paris.



INSTRUMENTS DE CHIRURGIE OCULAIRE ET LARYNGOLOGIQUE

ACCUMULATEURS "MAJOR"

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895
Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophthalmologique, de l'Hôtel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux

91 — Boulevard Saint-Germain — 91
PARIS

(CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD)

PUYJALINET, TAILLEUR

Médaille d'Or, Paris 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

| | | | |
|--------------------------------|--------|-----------|--------|
| Complet Veston | depuis | 80 à 100 | francs |
| — Jaquette | — | 90 à 110 | — |
| — Redingote | — | 100 à 130 | — |
| — Habit de cérémonie | — | 125 à 150 | — |

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs, PARIS

P. S. — Adresser la mesure avec la commande et y joindre un acompte de 50 0,0 sur le complet choisi à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.

LES LIVRES

Nous avons reçu pour la Bibliothèque de la Revue : Au Portique des Lauréentides, 1 vol., par Arthur Buies. — C. DORVEAU, éditeur, à Québec, 80 à 84, rue de la Montagne.

Réminiscences et Les Jeunes Barbares, 1 vol., par Arthur Buies. — Imprimerie du *Solet*, 92, côte Lamontagne, à Québec.

L'Outaouais supérieur, 1 vol., par Arthur Buies. — C. DARVEAU, éditeur à Québec, 80 à 84, rue de la Montagne.

La Lanterne, 1 vol., par Arthur Buies.

Lueurs d'aurore, 1 vol., par Amédée Denault. — Maison d'édition de la Bonne Presse, 33, rue Saint-Gabriel, à Montréal.

Guide officiel du Klondike, le grand champ d'or du Canada, 1 vol., par William Ogilvie. — Don de M. Joseph Pope, sous-secrétaire d'Etat au gouvernement canadien.

L'Ame enfantine, 1 vol., par Marc Legrand. — ARMAND COLIN ET C^{ie}, éditeurs, 5, rue de Mézières, Paris.

Nous recommandons d'une manière particulière cette œuvre de notre collaborateur, M. Marc Legrand.

A travers l'Europe, Enquêtes et notes de Voyages: *En Finlande*. — *A la recherche de l'Éducation correctionnelle*. — *Une mission à Londres*. — *Le tour de l'Autriche*. — *Au-delà des Pyrénées*, par Henri Joly, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

Les Catholiques et la liberté politique, par le R. P. Vincent Maumus, dominicain, 1 vol. in-12. Prix : 3 francs. — Paris, librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90.

En mettant en scène *les Catholiques et la liberté politique*, le Père Maumus s'est proposé un double but. D'abord exposer au clergé ses devoirs en face du mouvement démocratique qui est en train de transformer l'état social en politique des peuples. Indiquer ensuite aux Catholiques de France le terrain nouveau sur lequel ils doivent se placer pour ramener à eux tous les honnêtes gens, pour éviter les fautes passées, et le retour d'un temps — si peu éloigné, hélas! — où des adversaires aigris et vindicatifs leur appliquèrent comme à des vaincus les lois de la guerre.

La Vierge de Babylone, roman antique, par Prosper Gastanier, 1 vol. in-18, couverture illustrée, chez A. CHARLES, éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre suggestif vient de paraître un nouveau roman de Prosper Castanier. — Dans *la Vierge de Babylone*, c'est l'antique métropole de l'Asie, avec sa civilisation à la fois barbare et très corrompue, — c'est la fabuleuse Babylone que nous révèle Prosper Castanier, dont le talent est celui d'un maître écrivain.

Le XIX siècle en France, 1 vol., par Paul Chauvet, de l'Université de Paris. — DIGLEY LONG ET C^{ie}, éditeurs, 18, rue Bouverie (rue Fleet), E. C., à Londres, Angleterre.

Ce livre rappelle l'âge d'or de la Poésie Française. Il contient les plus beaux poèmes de Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset.

Cette œuvre très belle est en vente aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, à Paris, Montréal, Québec et Lowell.

L'Anglais est-il un Juif ? 1 vol., de 400 pages, 3 fr. 50, par M. Louis Marthin-Chagny. — *Librairie antisémite*, 14, boulevard Montmartre, Paris.

L'auteur semble très sincère dans ses appréciations, mais il nous permettra de n'être point de son opinion au sujet de beaucoup de choses; cependant, **L'Anglais est-il un Juif ?** n'en est pas moins un livre très curieux et très intéressant.

Dans l'**Angleterre suzeraine de la France par la F... M...** (1 vol. 3 fr. 50, chez CHAMUCL, 5, rue de Savoie, comme dans **L'Anglais est-il un Juif ?**

M. Louis Marthin-Chagny continue à parler de l'âme anglaise.

Le père Lefebvre et l'Acadie, 1 vol., par l'Honorable Pascal Poirier. — C. O. BEAUCHEMIN et fils, éditeurs, Montréal.

Nous reviendrons sur ce livre dans notre prochain numéro.

L'Argus.

LES BUREAUX

DE LA

Ligne "ALCAN"

SE TROUVENT

7, Rue Scribe, PARIS

PHARMACIE

de l'École de Médecine

18, Carrefour de l'Odéon et 1 rue de l'Odéon

PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la Revue des Deux Frances.

Ameublements Complètes

MAISON DE CONFIANCE
ANC^{NE} M^{ON} LOCH

LEMESLE, Succ^r

98, boulevard Saint-Germain

← PARIS →

VENTE — ACHAT — ÉCHANGE

de tous Objets Mobiliers Neufs et d'Occasion, Anciens et Modernes

GRANDS GARDE-MEUBLES

99, Boulevard Saint-Germain et au Parc St-Maur

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 41 et 15, RUE de L'ÉCOLE de MÉDECINE — PARIS
Près de la Faculté de Médecine et de l'École Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses Mémoires etc. Livres de Sciences, Littérature, Instruments de Chirurgie et de Sciences, avec une très forte réduction. — Impression d'ouvrages, Thèses et Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés, franco sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont toujours faits par le retour du courrier.

HERNU, PÉRON & C^O L^{TD}

95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann
PARIS

MAISONS à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME

Frêt, Passages, Émigration

ASSURANCES MARITIMES

Correspondants dans tous les principaux centres du Globe.

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada,
tous les jeudis.

Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada, tous les Samedis.

Canadian Pacific Ry. (Voyages autour du
monde).

Peninsular et Oriental SN C^o, Indes, Chine,
Japon, Australie.

Leigh Valley R. R^d des États-Unis.

Renseignements immédiats sur demande à

HERNU, PÉRON C^O L^{TD} PARIS

95, rue des Marais. POUR FRÊT.

61, boulevard Haussmann. POUR PASSAGE.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

PRIX SPÉCIAUX

Pour les Abonnés de La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX

ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODÈLE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURE

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre et de New-York tous les samedis.

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON ET DU MEXIQUE

Départs mensuels :

Du Havre les 16 et 22, de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, les Guyanes, Saint-Thomas, Porto-Rico, Haiti, Saint-Dominique, le Venezuela, la Colombie, le Mexique, le Centre-Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidien de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville, Tunis, Malte, Mehdia, Monastir et Sousse.

SERVICES DES COLIS POSTAUX

Pour l'Algérie, la Tunisie, Malte, la Guadeloupe, la Martinique, les Guyanes, françaises et néerlandaises, les Antilles danoises, Curaçao, le Mexique, la Colombie, le Salvator, le Venezuela et Costa-Rica.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER — 12, BOULEVARD DES CAPUCINES — 5, RUE DES MATHURINS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TELEPHONE
810.38

TELEPHONE
810.38

Instrumente de Chirurgie ~ Électricité Médicale

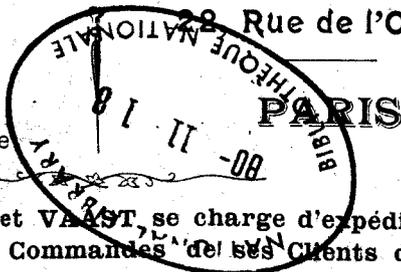
LOCATION D'APPAREILS ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS RÖNTGEN

Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GÉNISSEON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors Concours 1895

CATALOGUES
Spéciaux sur demande



La Maison GÉNISSEON et VAAST, se charge d'expédier, dans un délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSEER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 30 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSEER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la REVUE DES DEUX FRANCES sont interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable avec notre administration.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.